ՀԱՅՈՑ ՑԵՂԱՍՊԱՆՈՒԹՅԱՆ ԶՈՀԵՐԻ ՀԻՇԱՏԱԿԻՆ

À LA MÉMOIRE DES VICTIMES DU GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS

ԵՐԵՎԱՆԻ ՊԵՏԱԿԱՆ ՀԱՄԱԼՍԱՐԱՆ
ՀԱՅԱԳԻՏԱԿԱՆ ՀԵՏԱԶՈՏՈՒԹՅՈՒՆՆԵՐԻ ԻՆՍՏԻՏՈՒՏ

ՌԵՆԵ ՊԻՆՈՆ

ՀԱՅԵՐԻ ԲՆԱՋՆՋՈՒՄԸ. ԳԵՐՄԱՆԱԿԱՆ ՄԵԹՈԴ, ԹՈՒՐՔԱԿԱՆ ԱՇԽԱՏԱՆՔ

Վերահրատարակությունը տպագրության պատրաստեց
Վարուժան Պողոսյանը

ԵՐԵՎԱՆ
ԵՊՀ ՀՐԱՏԱՐԱԿՉՈՒԹՅՈՒՆ
2015

UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN
INSTITUT DES ÉTUDES ARMÉNOLOGIQUES

RENÉ PINON

LA SUPPRESSION DES ARMÉNIENS. MÉTHODE ALLEMANDE – TRAVAIL TURC

La réédition est préparée à la publication par Varoujean Poghosyan

EREVAN
ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'ÉTAT D'EREVAN
2015

ՀՏԴ 94(479.25)
ԳՄԴ 63.3(5Հ)
Պ 615

Գիրքը տպագրության է երաշխավորել
ԵՊՀ գիտական խորհուրդը

Ce livre est recommandé à la publication par le conseil scientifique de l'Université d'État d'Erevan

Պինոն Ռ.

Պ 615 Հայերի բնաջնջումը. գերմանական մեթոդ, թուրքական աշխատանք/Ռ. Պինոն, վերահրատարակությունը պատրաստեց Վ. Պողոսյանը.- Եր.: ԵՊՀ հրատ., 2015, 58 էջ:

Pinon R.

La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc/R. Pinon, la réédition est préparée à la publication par V. Poghosyan.- Erevan: Éditions de Université d'État d'Erevan, 2015, 58 p.

ՀՏԴ 94(479.25)

ԳՄԴ 63.3(5Հ)

ISBN 978-5-8084-1936-0

© Perrin et C^ie^, 1916
© ԵՊՀ հրատարակչություն, 2015

EN GUISE DE PRÉFACE

Le processus du génocide des Arméniens (1894-1922) a atteint à son apogée en 1915. Cette grande tragédie du peuple arménien a certainement attiré l'attention des intellectuels français qui lui ont consacré beaucoup d'ouvrages lors de la Première Guerre mondiale. Parmi les Français qui non seulement n'ont pas hésité à mettre en évidence le déroulement de ces événements douloureux, mais ont également tâché de donner des explications scientifiques, il nous faut citer tout d'abord les noms d'Henry Barby[1] et de René Pinon.

René Pinon (1870-1958) est plus connu par ses livres sur les relations internationales et, en premier lieu, sur la Question d'Orient[2], dans lesquels il a interprété avec profondeur les mutations qui avaient bouleversé l'Empire ottoman. Nombre de ses jugements sur les Jeunes-Turcs sont assez pertinents. Or, ses vues ont ultérieurement subi des changements, au fur et à mesure du développement de la politique des milieux gouvernementaux ottomans.

Avant la révolution jeune-turque de 1908, Pinon, étant au courant du passé de l'Empire ottoman, n'avait pas l'intention de prêter de l'importance à la « mission civilisatrice » des Jeunes-Turcs. Même en 1908, il avait prévu la perspective du développement négatif des événements : « Que feront les Turcs ? S'ils sont incapables de transformation et de progrès, comme quelques-uns le pensent, alors il faut s'attendre à des crises violentes », écrit-il[3]. Cependant, des transformations ont ébranlé l'Empire ottoman comme conséquence de la révolution jeune-turque,

---

[1] Voir **Poghosyan V.**, En guise de préface // **Barby H.**, Au pays de l'épouvante. L'Arménie martyre. Erevan, 2015, p. 5-17.

[2] **Pinon R.**, *L'Europe et l'Empire ottoman. Les aspects actuels de la Question d'Orient*, Paris, 1908 ; *idem* : *L'Europe et la Jeune Turquie. Les aspects nouveaux de la Question d'Orient*, Paris, 1911.

[3] **Pinon R.**, *L'Europe et l'Empire ottoman. Les aspects actuels de la Question d'Orient*, p. 574.

qu'il ne nous faut qualifier que de révolution bourgeoise ; ces transformations ont incité des milliers de contemporains, indépendamment de leur nationalité, à ttacher des espérances à la supposée modification de l'attitude des Jeunes-Turcs envers les chrétiens. Comme le montre l'expérience, ces espérances n'étaient que des illusions.

À la différence de bien d'autres, Pinon, beaucoup plus intelligent et clairvoyant, a résolu de s'abstenir d'énoncer des jugements élogieux sur les fausses déclarations des Jeunes-Turcs. En 1911, il a préféré exprimer des positions très modérées à propos de leur politique envers leurs sujets de différentes confessions, les représentants d'autres nationalités : « Il est très tôt pour porter un jugement définitif sur l'œuvre des Jeunes-Turcs : la révolution n'est pas achevée, et nous pouvons prévoir qu'elle nous donnera, souvent encore, l'occasion de parler d'elle ; souhaitons que ce soit pour en dire du bien »[4] !

Or, l'activité des nouvelles forces politiques n'a pas tardé à dévoiler leur vrai visage pour ce qui concerne leur position envers leurs sujets, à la fois chrétiens et musulmans. Et c'est ce qui a aidé Pinon à s'orienter définitivement dans les carrefours de la politique nationaliste des Jeunes-Turcs qui avaient pris en mains les rênes du pouvoir de l'Empire ottoman, en dépit des idées « libérales », avancées par eux, sur le plan théorique. Son petit livre, très important par son contenu, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*, consacré au génocide des Arméniens, prouve de la manière la plus convaincante l'évolution de ses vues[5]. Ce n'est certainement pas par hasard qu'il a connu à Paris quatre éditions en 1916. Rappelons que sa première édition a paru, sans signature, dans la *Revue des deux mondes*[6].

En rédigeant cet opuscule en 1916, sous l'impression immédiate des massacres et des déportations en masse des Arméniens, et en se référant aux attestations impartiales des différents témoins oculaires, Pinon a

[4] **Pinon R.**, *L'Europe et la Jeune Turquie. Les aspects nouveaux de la Question d'Orien*, p. XIII.

[5] **Pinon R.**, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*, Paris, 1916.

[6] ***, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc* // Revue des deux mondes, 1er février 1916, p. 531-560. Il y a lieu de noter que Pinon collaborait constamment à cette revue. Voir **Pinon R.**, *L'Europe et la Jeune Turquie* // Revue des deux mondes, 15 janvier 1911, p. 374-407 ; *idem* : *La réorganisation de la Turquie d'Asie* // Revue des deux mondes, 15 août 1913, p. 884-918.

réussi à relever de manière irréfutable le caractère génocidaire de la politique des Jeunes-Turcs à l'égard les Arméniens et à apprécier bien des circonstances importantes qui étaient en relation avec le génocide du peuple arménien.

Certes, Pinon ne considère point directement l'extermination du peuple arménien à la fin du XIXe et au début du XXe siècle comme un processus unique. Par contre, en jetant un coup d'œil sur les massacres d'Arméniens dans les années 1894-1896 et en 1909[7], il n'hésite pas à affirmer que le Comité Union et Progrès avait résolument adopté la politique du sultan Abdhülhamid II et poursuivait le but de résoudre la Question arménienne « en supprimant les Arméniens »[8]. Il est donc évident que, dans son ensemble, il considère, bon gré, mal gré, le processus génocidaire dirigé contre les Arméniens comme un événement organisé et perpétré par les différents régimes ottomans sur la base de la politique étatique et de l'intentionnalité, qui sont les principales composantes du phénomène du génocide.

Les jugements de Pinon sur le régime jeune-turc sont recevables. Il pense que la politique des Jeunes-Turcs était « plus oppressive, plus tyrannique, que ne l'avait été le gouvernement hamidien »[9]. En discutant les déclarations de ces derniers sur l'inauguration d'un régime « de la loi et de la liberté », il constate que les illusions des Arméniens ont été vite dissipées. « Le régime jeune-turc, mentant à toutes ses origines et à toutes ses amitiés, se jeta dans une politique exclusivement musulmane, centralisatrice et turque »[10]. On peut constater, à travers son récit, qu'il en est venu à cette conclusion en se référant à l'exemple des « massacres d'Adana de 1909 », dont il impute à titre juste la responsabilité aux Jeunes-Turcs[11], qui avaient dévoilé par cette action la quinteessence de leur politique nationale.

Le but essentiel de Pinon est de tracer sans parti pris le processus du déroulement des événements tragiques des années 1915-1916, ainsi que le dévoilement en profondeur de la politique de leurs organisateurs. Il a donc adopté une tactique bien originale, en préférant présenter l'extermi-

[7] **Pinon R.**, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*, p. 18-19 (les références sont données d'après la présente édition).

[8] *Ibid.*, p. 19.

[9] *Ibidem*.

[10] *Ibid.*, p. 18.

[11] *Ibid.*, p. 19.

nation des Arméniens à travers le prisme des attestations des témoins oculaires impartiaux et, principalement, étrangers. Il s'agit dans ce cas d'abondantes citations, entre autres des souvenirs de Mademoiselle Flora A. Wedel-Yarlsberg, infirmière allemande de la Croix-Rouge, de Leslie A. Davis, consul des États-Unis à Kharpout, d'Oscar S. Heizer, consul des États-Unis à Trébizonde.

C'est donc surtout à travers ces sources impartiales, que Pinon tâche d'interpréter les caractéristiques du génocide des Arméniens et de préciser les intentions de ses organisateurs, les dirigeants jeunes-turcs. D'après l'analyse de ces faits irréfutables, Pinon fournit des explications à l'extermination du peuple arménien par le gouvernement jeune-turc, ce qui est l'un des avantages évidents de son approche : « Lorsqu'il s'agit de massacres, – c'en est une preuve de plus, – les ordres de Constantinople sont toujours strictement obéis ; la responsabilité des gouvernants est donc entière et sans excuse »[12]. Il note en premier lieu le caractère régulier et systématique de ces massacres, en rejetant la responsabilité sur le gouvernement ottoman et non pas sur la « crise d'anarchie sauvage » des musulmans. « L'opération commence, écrit-il, par un décret du gouvernement affiché dans les villages ; les instructions arrivent de Constantinople aux fonctionnaires de rang élevé, et, par eux, aux exécutants et aux exécuteurs... Tout se passe avec un ordre effroyable »[13]. Autrement dit, il révèle en profondeur la politique étatique du génocide du peuple arménien. Notons qu'il ne livre pas non plus à l'oubli le rôle des exécuteurs de ces massacres, dont le zèle « peut dépasser parfois la volonté du chef d'orchestre »[14].

Il y a lieu de rappeler dans ce même contexte, que les persécutions dont les Arméniens sont devenus les victimes lors de leur enrôlement dans l'armée ottomane en 1914, n'ont pas échappé non plus à son attention. Il note qu'on a, dès le début appliqué, à ces derniers des mesures « illégales et oppressives », dans le but de priver le peuple arménien de tous les hommes valides « pour l'exterminer ensuite sans résistance ». Comme on les a enrôlés seulement dans des détachements de travailleurs, sans leur distribuer des armes, mais qu'on les a, par contre, contraints à ne faire que des travaux pénibles, l'auteur s'interroge avec

[12] *Ibid.*, p. 21.
[13] *Ibid.*, p. 43.
[14] *Ibid.*, p. 21.

douleur : « Il était difficile de dire si ces malheureux étaient des soldats appelés à défendre une patrie qui n'avait jamais rien fait pour gagner leur confiance, ou s'ils étaient des otages, presque des condamnés »[15].

Assurément, le jugement que porte Pinon, en dévoilant le rôle décisif des Jeunes-Turcs dans la perpétration du génocide des Arméniens, est convaincant. Or, il était encore incapable d'interpréter toutes les causes du génocide des Arméniens. Examinons tout d'abord ses explications, non exhaustives, à propos de la signification primordiale de l'idéologie des Jeunes-Turcs, celle de la turcisation. Certes, d'après son analyse, on peut constater qu'il n'omet pas entièrement cette circonstance, mais il se limite à des allusions, sans entrer dans les détails, ce qui l'empêche de dévoiler l'interdépendance entre les caractéristiques du génocide des Arméniens et l'idéologie des Jeunes-Turcs. Par contre, les faits énumérés par Pinon ont, de toute façon, aidé ses contemporains européens à discerner quelques composantes de la turcisation. Par exemple, la lecture de son récit donne la possibilité de deviner que cette idéologie a été à « l'origine des épouvantables déportations des Arméniens d'Anatolie »[16].

Notons, dans ce même contexte, un autre mérite indéniable de Pinon, celui d'avoir défini les différents moyens d'extermination des Arméniens, qui ont été, à leur tour, conditionnés par l'idéologie des Jeunes-Turcs. Quant aux années d'avant-guerre (1912-1914), il cite les différents mesures de violence mis en œuvre par eux à l'encontre des Arméniens : tueries, spoliations, conversions à l'islam, enlèvements de femmes, etc. Dans son ensemble, il ne doute pas que seule la Première Guerre mondiale a donné au gouvernement ottoman toutes les possibilités d'exterminer les Arméniens[17]. C'est pourquoi il accorde une place majeure aux déportations, en soulignant une fois de plus le rôle néfaste du gouvernement ottoman : « Dans les villes et les villages, l'ordre de déportation arrive : on l'affiche, aucun délai n'est en général accordé... Les caravanes sont réunies au jour et à l'heure prescrits ; les Kurdes et les brigands sont prévenus et se trouvent au rendez-vous donné par les gendarmes qui rabattent le gibier »[18]. Il accorde également une place à une autre pratique qui n'est moins importante, celle de la turcisation des enfants arméniens : « Les enfants survivants sont recueillis dans des

[15] *Ibid.*, p. 22.
[16] *Ibid.*, p. 19.
[17] *Ibid.*, p. 15.
[18] *Ibid.*, p. 27, 43.

orphelinats musulmans ; il est défendu aux chrétiens de s'occuper d'eux, de les recueillir »[19].

Pinon réfute avec ardeur l'une des thèses principales des négationnistes du génocide des Arméniens, celle de l'insurrection de ces derniers, qui aurait obligé les dirigeants des différents régimes ottomans à recourir à des moyens répressifs, afin de restaurer l'ordre dans l'empire. Cette thèse avait été avancée à la fin du XIX[e] siècle par quelques auteurs français, précurseurs du courant négationniste du génocide des Arméniens[20], qui avaient cyniquement falsifié l'histoire des vêpres hamidiennes, ainsi que celle de l'Empire ottoman. « Malgré tant de symptômes alarmants et d'actes arbitraires, il n'y eut pas de soulèvement en Arménie », écrit-il[21]. En même temps, Pinon explique l'autodéfense des Arméniens par des massacres et des attentats à partir de la fin de décembre 1914 : « Partout ces résistances locales, légitime défense d'hommes qui se savaient voués à la mort, furent noyées dans le sang »[22]. C'est là sa conclusion essentielle à ce propos.

Comme tous les auteurs français de l'époque, Pinon a sévèrement critiqué la politique turcophile de l'Allemagne, mais dans un esprit d'impartialité.

Citons qu'en tenant compte des mérites de Pinon que je viens de présenter en bref, on a publié en 1919 la traduction arménienne de son opuscule[23].

C'est pour cette même raison que j'ai cru nécessaire de le publier à nouveau en français, d'autant plus que nous allons commémorer la mémoire des victimes du génocide des Arméniens en 2015, à l'occasion de son centenaire.

Varoujean Poghosyan

[19] *Ibid.*, p. 43.

[20] Voir **Poghosyan V.**, *La première étape du génocide des Arméniens à travers le prisme de l'historiographie et de la pensée publique et politique françaises (fin du XIX[e] – début du XX[e] siècles)*, Erevan, 2011, p. 171-209 (en arménien).

[21] **Pinon R.**, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*, p. 23.

[22] *Ibidem.*

[23] **Pinon R.**, *La suppression des Arméniens. Méthode allemande – travail turc*, Constantinople, 1919 (en arménien).

La doctrine allemande

La doctrine allemande du pangermanisme, telle que l'ont établie ses philosophes et ses apôtres militaires ou civils, est assez connue pour qu'il ne soit pas nécessaire de l'analyser longuement*.

Le salut de l'État étant la suprême loi, on ne saurait concevoir une opposition quelconque entre la politique et la morale. Contre le peuple prédestiné « la volonté des autres peuples n'a point de droit ». La race allemande étant élue par Dieu pour dominer le monde et pour lui apporter une forme supérieure de civilisation, de « Kultur », tout ce qui peut faire obstacle à son règne, générateur de progrès et de bonheur pour l'Humanité, est condamné à disparaître ; tout ce qui peut en hâter l'avènement est, par là même, juste et bienfaisant : c'est le Bien. D'ailleurs, les races inaptes ne sont-elles pas appelées à disparaître, et n'est-ce pas un devoir d'ordre supérieur de collaborer avec la nature à son œuvre de sélection et d'élimination ? L'humanité, dans sa marche vers un état plus parfait, ne saurait s'arrêter aux individus ou aux nations trop faibles, qu'elle écrase en passant sans même daigner les voir. Que ne se sont-ils sacrifiés eux-mêmes, comme les Hindous de Jaggernaut, dans un élan mystique de vénération et d'amour ! Leur suppression est dans le dessein de l'histoire, dans le plan divin. La pitié n'est que duperie ou faiblesse : place aux forts, place à l'Allemagne « au-dessus de tout ».

Telle est la doctrine. C'est avec un tel appareil philosophique que la science allemande voile au peuple allemand les réalités sanglantes de sa récente histoire. La brutalité sauvage des instincts, le déchaînement forcené des passions dominatrices, s'autorisent de la rigueur spécieuse des thèses impérialistes et se glorifient même de servir à les réaliser. Derrière toutes ces théories, on trouverait surtout, peut-être, en dernière analyse, la réalité plus simple d'un âpre besoin de vendre et de faire des

* Cette analyse a été faite, notamment, avec une force et une éloquence admirables, par M[onsieur] Imbart de la Tour dans sa brochure : *Le pangermanisme et la philosophie de l'histoire*, (Perrin, éditeur, 1 vol. in-16).

affaires. L'impérialisme allemand, dans sa forme actuelle, est avant tout un mercantilisme.

On juge l'arbre à ses fruits et la valeur d'une doctrine à ses conséquences. Le premier châtiment des faux prophètes, c'est leurs disciples, qui, dépassant les bornes, font apparaître toute la force corrosive, tout le venin caché des systèmes, les condamnent et commencent de les ruiner à mesure qu'ils les réalisent. La politique et la guerre allemandes se chargent de traduire en actes les dangereuses théories de la spéculation allemande. Les massacreurs de Belgique et de France ont mal servi les intérêts germaniques en décelant trop tôt l'aboutissement pratique du système.

Mais les soldats de l'empereur Guillaume ont trouvé des disciples qui les ont surpassés. Les Turcs, qui ont perpétré les horreurs d'Arménie, ajoutent un terrible poids de responsabilités sanglantes sur les épaules, déjà si chargées, de leurs maîtres allemands, car si l'exécution est turque, la méthode est allemande.

I
La politique allemande

La responsabilité morale de l'Allemagne ne fait pas de doute. Quand il se trouve des théoriciens pour édifier des doctrines de mort, il se trouve toujours des esprits simplistes et logiciens pour les appliquer ; les maîtres sont responsables des disciples. Entre les massacres de Belgique et ceux d'Arménie, il y a une différence de degré, non pas de nature.

Les Allemands avaient un intérêt politique à la disparition des Arméniens. Ils poursuivent, depuis longtemps, – avec une méthode et un esprit de suite qui ont manqué à leurs adversaires, – le dessein de faire de la Turquie un champ d'expansion et de colonisation pour la race allemande. Ce vaste projet de domination politique et économique s'est développé et précisé à mesure que le chemin de fer de Bagdad s'allongeait à travers l'Anatolie et la Syrie septentrionale, comme l'épine dorsale de l'empire turc invertébré. Plus la Turquie sera vaste, plus ses prétentions s'étendront loin, plus l'Allemagne, sa tutrice et son héritière, sera puissante et riche, plus elle étendra loin les tentacules de ses chemins de fer impériaux. Perse, Caucase, Égypte, Arabie, doivent tomber sous la dépendance de l'Empire ottoman, pour entrer dans la mouvance de l'Empire germanique. L'Allemagne, même avant la grande guerre, encourage secrètement les empiétements turcs en Perse, dans l'Azerbaïdjan, et, plus au Sud, dans l'Ardelan et le Luristan ; elle stimule les ambitions des Jeunes-Turcs sur l'Égypte et envenime leurs dépits. Berlin inspire et dirige toute la politique de la Porte. C'est l'Allemagne qui l'entraîne dans le conflit.

La guerre commencée, la sujétion de la Turquie aux volontés allemandes devient de plus en plus complète. À mesure que la lutte se développe et que le Grand-État-Major voit échouer l'une après l'autre ses combinaisons militaires contre la France, la Russie et l'Angleterre, il accorde de plus en plus d'attention et attache de plus en plus de prix à ses entreprises orientales. Ouvrir la route de Hambourg au golfe Persique, à travers les Balkans ; ranger sous sa domination, sous son protectorat, ou dans son alliance étroite, l'Autriche, la Hongrie, la péninsule balkanique, l'Empire ottoman, l'Égypte et la Perse : tel apparaît

aujourd'hui au gouvernement impérial le seul bénéfice qu'il puisse retirer de la guerre, la seule compensation qu'il se croie en droit d'espérer de tant de sacrifices.

Dans ces conditions, l'Allemagne a intérêt à la disparition des Arméniens en tant que constituant un groupement national et politique assez fort pour aspirer au moins à une autonomie administrative.

Obtenir cette autonomie, sans pour cela sortir de l'Empire ottoman, en y devenant, au contraire, un ferment de progrès et un foyer de civilisation, c'était, depuis quelques années, le but de la nation arménienne. Ce but, c'est l'Europe elle-même qui le lui avait indiqué en inscrivant à plusieurs reprises dans le droit public les réformes arméniennes. Nous avons expliqué en 1913*, quelles étaient les revendications des Arméniens et qu'il eût été d'une sage politique, pour la Sublime Porte, d'y faire droit et de consolider par là son avenir.

Dans l'été 1912, s'est produit un événement capital pour l'histoire de la nationalité arménienne : la réconciliation des Arméniens et de la Russie. L'ambassadeur Tcharikof avait montré dans ses rapports de Constantinople, que la question arménienne ne se présentait plus sous le

---

* Voyez *La réorganisation de la Turquie d'Asie* ; dans la *Revue des deux mondes* du 15 août 1913. Rappelons sommairement l'histoire des « Réformes » pour l'Arménie.

Napoléon III, en 1867, fait pression sur le sultan Abdhülaziz et obtient de lui qu'il n'enverra pas de troupes contre les gens du Zeïtoun, les plus braves et les plus belliqueux des Arméniens, et qu'en échange de leur soumission, ils obtiendront d'avoir toujours un gouverneur chrétien. Le traité de San Stefano, en 1877, stipule des réformes immédiates en faveur des Arméniens. L'article 16 du traité de San Stefano, modifié, devient l'article 61 du traité de Berlin. Les Arméniens devront bénéficier de réformes libérales dont l'application sera contrôlée par les puissances. Ces textes restèrent lettre morte. Le sultan Abdhülhamid, profitant habilement de la rivalité anglo-russe, éluda l'application des réformes et s'enhardit jusqu'à organiser les massacres qui, de 1894 à 1896, ensanglantèrent l'Arménie. Le *Memorandum* du 11 mai 1895, rédigé par les Ambassadeurs de France, de Russie et d'Angleterre, accepté par la Porte, définit et précise les réformes que les Arméniens ont toujours demandées. Ce programme, né des massacres, fut oublié dès que les clameurs des victimes cessèrent de troubler la sérénité des chancelleries, mais il est resté la base juridique des réformes espérées par les Arméniens et dont ils ont pu croire, en 1914, que la réalisation était proche.

même aspect qu'en 1894-1896, qu'il était donc temps de renoncer à la politique du prince Lobanof pour revenir à celle du traité de San Stefano. Un nouveau gouverneur de Transcaucasie, le prince Vorontzoff-Dachkoff abandonnait délibérément la méthode de russification et inaugurait une politique de confiance et d'amitié vis-à-vis des Arméniens. Cet esprit nouveau amena, dans l'été de 1912, la visite au tsar Nicolas du chef religieux et politique de tous les Arméniens, le Catholicos, dont la résidence est à Etchmiadzine, en territoire caucasien russe. Les Arméniens, de leur côté, désavouèrent toute tactique révolutionnaire. Le Catholicos confia à Boghos Nubar Pacha – fils du grand ministre qui gouverna longtemps l'Égypte et qui aimait à s'entendre appeler « le champion de la justice » – le soin de défendre en Europe les intérêts des Arméniens. Au cours de l'année 1913, Boghos Pacha, avec l'appui de la diplomatie russe, réussit à faire agréer aux grandes Puissances et recommander par elles à l'agrément de la Sublime Porte un projet de réformes et de réorganisation administrative des régions habitées par des Arméniens. À la Wilhelmstrasse, on n'accepta qu'après de longues hésitations d'adhérer à l'accord unanime des Cabinets, et encore exigea-t-on l'introduction d'amendements qui en altéraient l'esprit et en réduisaient la portée. La Porte se résigna à accepter le principe des réformes. On put croire que l'Acte des réformes du 8 février 1914 allait ouvrir pour les Arméniens une ère nouvelle et meilleure ; deux inspecteurs européens furent même choisis. Le gouvernement turc s'arrangea, selon sa tactique traditionnelle, pour annuler dans la pratique, par une mauvaise volonté constante dans l'application, les concessions imposées plutôt qu'obtenues par le concert européen ; il attendait l'heure inévitable où des dissentiments graves entre les grandes Puissances lui permettraient d'éluder ses engagements et de traiter la question arménienne « à la turque ». Cette heure ne tarda pas à venir : ce fut la grande guerre.

Le Cabinet de Berlin ne s'était prêté que de mauvaise grâce à une politique d'intervention auprès de la Porte en faveur des nationalités non turques ; il craignait que son abstention, sans réussir à faire échouer une politique de sages réformes, que beaucoup de Turcs éclairés considéraient comme indispensable au salut de leur pays, ne permît à la Russie, à la France et à l'Angleterre d'en recueillir, en influence et en crédit, le légitime bénéfice. Sa politique hésitait : tantôt il flattait les passions centralisatrices des Jeunes-Turcs, tantôt il cherchait à gagner les sympathies des populations, notamment celles des Arméniens auxquels il ne ménageait pas les assurances de son bon vouloir. On vit même, à un moment

Les intérêts des Allemands s'harmonisaient à merveille avec les haines séculaires des Turcs.

Il ne saurait être question de refaire ici, même en abrégé, la douloureuse et sanglante histoire des relations des Turcs avec les Arméniens. Elle n'est que trop connue. De tous les peuples qui habitaient l'Anatolie avant la conquête turque, les Arméniens seuls ont survécu. Ils l'ont dû à l'asile de leurs montagnes, à leur énergie prolifique, à leur intelligence. Mais, chaque fois que des perturbations graves ont agité l'Empire ottoman, les Arméniens en ont été les victimes. Plus la puissance des Turcs s'est affaiblie, plus ils sont devenus des maîtres intolérants et persécuteurs. Les Turcs haïssent les Arméniens pour leur religion, pour leur supériorité intellectuelle et leur aptitude à une culture plus affinée, pour leur habileté au négoce et aux métiers lucratifs. L'Arménien, pour le Turc paresseux, pour le Kurde nomade et pillard, est la proie naturelle, périodiquement offerte à ses convoitises ; dès que le sous-préfet et le gendarme donnent le signal ou seulement ferment les yeux, la saturnale commence : pillage, orgie, massacre.

On sait l'histoire des massacres de 1894-1896. Le sang des victimes était à peine séché, les cendres des églises détruites étaient à peine refroidies, que Guillaume II entreprenait son théâtral et fructueux voyage en Palestine et à Constantinople, mettait sa main impériale dans celle de son « ami » le sultan Hamid, se proclamait à Damas le protecteur des musulmans. L'Arménie commençait, avec sa résignation et son énergie traditionnelle, à respirer et à se remettre au travail, quand survint la révolution de 1908. Les Jeunes-Turcs ne la firent pas – il est nécessaire de le rappeler – sans une entente préalable et un accord complet sur le programme avec les Comités arméniens. La révolution devait inaugurer le règne de la loi et de la liberté. Les Arméniens accueillirent le nouveau régime avec joie, avec espérance : ils crurent voir se lever l'aurore de temps plus heureux où il n'y aurait plus, dans un Empire ottoman régénéré, que de fidèles sujets du Sultan, sans distinction de races ni de religions.

Leur illusion fut vite dissipée. Le régime jeune-turc, mentant à toutes ses origines et à toutes ses amitiés, se jeta dans une politique exclusivement musulmane, centralisatrice et turque. L'Allemagne ne manqua pas de le pousser dans cette voie, car l'autre, celle qui l'aurait conduit vers un régime de liberté, le menait du même coup à l'amitié française et anglaise ; elle lui fit croire à l'imminence d'un péril russe, comme si, contre un pareil danger, la meilleure des garanties n'était pas,

pour les Turcs, dans une entente étroite avec la France et l'Angleterre. Les massacres d'Adana, dont les Jeunes-Turcs portent la responsabilité, furent l'acte décisif qui orienta définitivement leur politique dans une voie plus oppressive, plus tyrannique, que ne l'avait été le gouvernement hamidien. Le programme déjà mis en pratique par Abdhülhamid : « Nous résoudrons la question arménienne en supprimant les Arméniens », devint celui du Comité Union et Progrès. Les rêveries du docteur Nazim, membre influent du Comité, ont coûté aux Turcs leur empire d'Europe. Cet incorrigible utopiste s'imagine qu'on peut transplanter les hommes plus aisément que des plantes ; c'est son plan de repeupler la Macédoine et d'y renforcer l'élément turc, en y implantant des *mohadjirs* (émigrants) venant de Bosnie, qui a provoqué l'alliance balkanique et amené les désastres turcs de 1912. C'est une conception du même genre qui a été l'origine des épouvantables déportations des Arméniens d'Anatolie. Ainsi la révolution, faite aux cris de « liberté politique, égalité des races et des religions », aboutissait à une politique de panislamisme et de turcisation ; dès lors les populations non turques, poussées au désespoir, ne pouvaient plus que chercher, soit à améliorer le régime, soit à se soustraire à l'arbitraire d'un gouvernement qui, de plus en plus, derrière le paravent d'un parlement domestiqué, devenait la propriété d'une coterie d'ambitieux sans scrupules et d'éhontés profiteurs.

Quand survint la grande guerre, non seulement les populations non turques de l'Empire ottoman, mais encore une grande partie des Turcs eux-mêmes, aspirait ouvertement à un régime nouveau, plus libéral, moins inféodé à des volontés étrangères. C'est contre le vœu de l'immense majorité des Ottomans que le gouvernement, ou plutôt Enver pacha, précipita la Turquie, pour obéir à l'Allemagne, dans le conflit européen.

II
Avant les massacres

Les grands événements d'août 1914 trouvèrent les Arméniens de l'Empire ottoman déçus dans leurs dernières espérances d'obtenir des Jeunes-Turcs un régime plus libéral et se demandant avec angoisse s'ils ne seraient pas bientôt réduits à attendre leur salut du dehors. Depuis les massacres d'Adana, en 1909, la tranquillité n'avait jamais été complète en Arménie. En 1912-1913, pendant la guerre balkanique, une persécution y sévit : pillages, assassinats, conversions forcées, enlèvements de femmes, furent assez nombreux, mais sporadiques ; les représentations énergiques des diplomaties française et anglaise, l'intervention menaçante de la Russie empêchèrent la tuerie de se généraliser. Lorsqu'il s'agit de massacres, – c'en est une preuve de plus, – les ordres de Constantinople sont toujours strictement obéis ; la responsabilité des gouvernants est donc entière et sans excuse. Le zèle des exécutants peut dépasser parfois la volonté du chef d'orchestre, il ne la devance pas. Les gens du Zeïtoun, qui, au moment de la guerre balkanique, s'étaient retirés dans leurs montagnes pour ne pas envoyer des soldats à l'armée, y vivaient depuis lors à demi indépendants. De nombreux signes montraient que la ruine des Arméniens était résolue dans l'esprit des Jeunes-Turcs et s'accomplirait à la première occasion.

Dès la déclaration de guerre, en août, les sympathies des Arméniens se manifestèrent, surtout à Constantinople et dans les grandes villes, et parmi les Arméniens qui vivent hors de l'Empire ottoman, en faveur des Français, des Russes et des Anglais. Les gens de la classe supérieure sont de culture française ou anglaise : un bon nombre d'entre eux vinrent, soit de Constantinople, soit d'autres villes, soit d'Amérique, s'engager sous les drapeaux de la France. La Turquie n'était pas encore belligérante ; venir combattre dans les rangs des Français amis de la liberté et amis depuis des siècles de la Turquie, n'avait rien que de naturel et ne pouvait déplaire qu'aux Allemands. D'autres sujets ottomans : Arabes, Syriens, Israélites, vinrent aussi combattre à nos côtés pour le droit et la liberté des peuples.

Quand la volonté de l'Allemagne précipita la Turquie dans la lutte, non seulement les Arméniens et les populations non turques, mais aussi un très grand nombre de patriotes turcs, en éprouvèrent une profonde douleur. Les Arméniens du Caucase, réfugiés en terre russe depuis les massacres de 1895, demandèrent en foule à entrer dans l'armée du Tsar et formèrent des corps d'éclaireurs pour la délivrance de leurs frères opprimés. Les Arméniens de l'Empire ottoman gardèrent une attitude attristée mais loyale*. Ils se laissèrent, sans murmurer, dépouiller par le gouvernement qui leur demanda des contributions pécuniaires trois fois plus fortes que celles qu'ils auraient dû légalement payer. Le nombre de ceux qui désertèrent fut minime, quoique le Gouvernement ait pris dès le début, vis-à-vis de la population arménienne, des mesures illégales et oppressives. La loi n'appelait, sous les drapeaux, parmi les populations chrétiennes, que les hommes de vingt à trente-cinq ans ; or, par une mesure arbitraire, – qui révèle l'intention déjà arrêtée de priver la population arménienne de tous les hommes valides pour l'exterminer ensuite sans résistance, – les Arméniens de dix-huit à quarante-huit ans furent enrôlés. On en forma des détachements de travailleurs qui ne reçurent pas d'armes mais furent astreints aux plus durs travaux, en butte aux insultes et aux mauvais traitements de leurs chefs et de leurs camarades turcs ; déjà il était difficile de dire si ces malheureux étaient des soldats appelés à défendre une patrie qui n'avait jamais rien fait pour gagner leur confiance, ou s'ils étaient des otages, presque des condamnés. La presse turque commença une campagne contre les Arméniens, les accusant de trahison, d'espionnage et de rébellion. On leur fit des procès de tendances. « La figure des Arméniens est le baromètre de la situation, écrivait le *Karagheuz* ; lorsqu'elle est radieuse, c'est que les affaires des Alliés vont bien ; lorsqu'elle est assombrie, c'est qu'elles vont mal ». On préparait peu à peu l'opinion aux drames qui allaient ensanglanter l'Empire.

* *La Gazette de Lausanne* du 26 mars 1916 publie une lettre de Constantinople où est essayé un plaidoyer en faveur des Turcs. Le correspondant de la *Gazette* allègue que le 17 mars 1914, plusieurs mois avant la grande guerre, le tsar aurait adressé aux Arméniens de Turquie une proclamation, dont il donne le texte, par laquelle il les invitait à secouer le joug ottoman et leur promettait une prochaine libération. Ce document est apocryphe. M[onsieur] Maurice Muret a fait bonne justice, dans un article du même journal daté du 13 avril, de cette invention odieuse.

Malgré tant de symptômes alarmants et d'actes arbitraires, il n'y eut pas de soulèvement en Arménie. Mais quand les Russes, franchissant leurs frontières, pénétrèrent dans la région de Van, les habitants les accueillirent comme des libérateurs. Aussitôt, dans toute l'Arménie, les massacres commencèrent. Dès la fin de décembre 1914 on signalait un peu partout des attentats contre les personnes et les biens des Arméniens. Sur certains points une résistance s'improvisa. À Van, les Arméniens, apprenant l'approche des colonnes turques qui brûlaient les villages et tuaient les habitants, s'armèrent et tinrent bravement en échec les troupes jusqu'à l'arrivée des Russes. Après quelques jours d'occupation, les Russes ayant dû battre en retraite, toute la population émigra avec eux ; 250.000 âmes se réfugièrent autour d'Etchmiadzine où les Arméniens du Caucase et les Russes leur vinrent en aide. – Dans les montagnes, quelques bandes armées tinrent la campagne. À Zeïtoun, à Mouch, à Sassoun, à Chabin-Karahissar, une résistance désespérée s'organisa. Chabine-Karahissar tint plus de trois mois. Les montagnards du Zeïtoun détruisirent plusieurs bataillons turcs. C'est là que le consul d'Allemagne à Alep se distingua : de concert avec les autorités turques et avec l'évêque arménien qui eut confiance en lui, il entama des pourparlers avec les Zeïtouniotes, il leur représenta que leur résistance pouvait amener des représailles contre tous les Arméniens et leur promit la vie sauve s'ils consentaient à déposer les armes. Les montagnards crurent à sa parole européenne, descendirent de leurs forts : quelques jours après, hommes, femmes et enfants étaient massacrés. – Dans le massif du Djebel Mousa, au Nord d'Antioche, les montagnards se défendirent héroïquement quoiqu'ils n'eussent que 400 fusils ; à bout de vivres et de munitions, ils allaient succomber quand ils furent aperçus par des croiseurs français qui les recueillirent au nombre de plus de 4000 et les transportèrent en Égypte. – Partout ces résistances locales, légitime défense d'hommes qui se savaient voués à la mort, furent noyées dans le sang ; de décembre 1914 à mars 1915, des centaines de villages furent détruits, principalement dans la région frontière turco-russe et turco-persane ; toute sorte d'atrocités furent commises sous les yeux et avec le consentement des officiers allemands.

Il est, ici, très difficile d'établir exactement les responsabilités. Le premier massacre est-il antérieur à la première résistance, ou inversement ? Il

est malaisé de le savoir*[24]. Les deux séries de faits sont si étroitement liés ; ils ont été les uns et les autres, si spontanés, dans la malheureuse

* *La Gazette de Lausanne* du 16 février 1916 a donné, d'après le journal arménien *Droshak*, des renseignements très intéressants sur ce point. Un notable allemand venant de Constantinople et qui connaît à fond la question d'Orient et spécialement la question arménienne, mais dont le journal est obligé de taire le nom, aurait fait, lors de son passage à Genève, la déclaration suivante :

« Tout ce qui se passe en Arménie était depuis longtemps projeté par les Jeunes-Turcs ; ils n'attendaient qu'un moment propice, et l'horrible guerre actuelle fut la meilleure occasion pour eux. *L'insurrection arménienne n'est qu'un prétexte. J'ai des preuves que je publierai toutes en leur temps* ».

D'autre part, le même journal publie, d'après les journaux russes, un récit fait à ceux-ci par un des chefs arméniens du Sassoun, nommé Ruben, qui parvint, avec quelques braves, à échapper aux Turcs et aux Kurdes et, des sommets du Sassoun, à gagner, en suivant les crêtes, le territoire russe du Caucase. Voici un résumé du rapport qu'il fit à la colonie arménienne de Moscou :

« Au début de la guerre européenne, le parti *Daschnaktzoutioun* se réunit en congrès à Erzeroum dans le but de prendre une décision touchant l'attitude à observer.

Les Jeunes-Turcs, renseignés, se hâtèrent d'envoyer leurs représentants à Erzeroum pour proposer que le parti déclarât son intention d'aider et de défendre la Turquie en organisant l'insurrection des Arméniens au Caucase en cas de déclaration de guerre russo-turque.

Les Jeunes-Turcs avaient amené avec eux à Erzeroum leurs propagandistes, au nombre de 27, de nationalité persane, turque, lézgue et circassienne. Leur chef était Emir Hechmate, qui organise en ce moment des bandes de rebelles à Hamadan (Perse). Les Turcs tâchèrent de persuader les Arméniens que l'insurrection était inévitable au Caucase, que sous peu les Tatars, les Géorgiens et les montagnards se révolteraient et que par conséquent les Arméniens devraient les suivre.

Ils firent même la future carte géographique du Caucase.

Ils offraient aux Géorgiens les Provinces de Koutaïs et de Tiflis, la région de Batoum et une partie de la province de Trébizonde ; aux Tatares Choucha, les régions montagneuses jusqu'à Vladicaucase, Bakou et une partie de la province de Elisavétopol ; aux Arméniens, Kars, la province d'Erevan, une partie d'Elisavétopol, un fragment de la province d'Erzeroum, Van et Bitlis. Tous ces groupements deviendraient autonomes sous le protectorat turc.

Le congrès d'Erzeroum repoussa ces propositions et conseilla aux Jeunes-Turcs de ne pas se lancer dans la conflagration européenne, aventure dangereuse qui mènerait la Turquie à la ruine.

Les Jeunes-Turcs en furent irrités.

« C'est une trahison ! s'écria Boukha-Eddine-Chakir, l'un des délégués de Constantinople. Vous tenez le parti des Russes dans un moment aussi critique ; vous refusez de défendre le gouvernement, *vous oubliez que vous jouissez de son hospitalité* ! »

Mais les Arméniens s'en tinrent à leurs décisions.

Les Jeunes-Turcs, avant qu'éclatât la guerre russo-turque, essayèrent de nouveau d'obtenir l'aide des Arméniens. Ils engagèrent des pourparlers avec les représentants arméniens de chaque *vilayet*.

Le projet de soulèvement des Arméniens du Caucase fut abandonné. En revanche, on engagerait ces derniers à s'unir aux Tatares de la Transcaucasie dont, au dire des Jeunes-Turcs, l'insurrection était certaine.

Les Arméniens, cette fois encore, refusèrent.

Dès la déclaration de la guerre, les soldats arméniens se présentèrent à leurs régiments pour y servir, mais ils refusèrent catégoriquement de former des bandes.

En général, jusqu'à la fin de 1914, la situation fut calme en Arménie. Mais quand les Turcs eurent été refoulés de Bayezid et chassés dans la direction de Van et de Mouch, leur colère se tourna contre les Arméniens, dont les coreligionnaires du Caucase, formés en légions de volontaires conduites par les chefs du mouvement libérateur arménien, Andranik et d'autres, avaient aidé l'ennemi.

C'est alors que commença le désarmement des soldats, gendarmes et autres militaires arméniens. Les soldats arméniens désarmés furent formés en groupes de mille individus et envoyés dans différentes régions pour construire des ponts, creuser des tranchées et travailler aux forteresses.

En même temps commencèrent les massacres. Les premières victimes tombèrent à Diarbékir, Erzeroum et Bitlis. Soldats, femmes et enfants, dans les villes et dans les villages, furent abattus en masse. À la fin de janvier 1915, les massacres s'étendaient à toute l'Arménie. Dans les villages arméniens, on sortait par groupes les mâles à partir de 12 ans et on les fusillait sous les yeux des femmes et des enfants.

Le premier mouvement de révolte arménien se produisit au commencement de février, à Homs, où arrivèrent 70 gendarmes turcs avec l'ordre de massacrer les notables locaux, parmi lesquels Ruben et Koroun. Les Arméniens, informés de cette décision, s'élancèrent sur eux et les massacrèrent tous. Ils firent également prisonnier le chef de la région, chez lequel il trouvèrent l'ordre suivant écrit par le gouverneur de Mouch : « Réaliser la décision donnée verbalement ». Le même jour les notables arméniens se retirèrent sur les hauteurs où se groupèrent également les jeunes gens armés de la région de Mouch. Les Turcs, au nombre de 2000, commandés par Mehmed Effendi, prirent l'offensive contre les Arméniens, mais ces derniers les anéantirent également.

Ainsi commença la révolte en Arménie.

Le gouvernement, voyant l'insurrection s'étendre, fit savoir qu'il suspendait le désarmement des Arméniens, retirait l'ordre de les déporter et d'exterminer ceux du Sassoun. Une commission d'enquête fut formée d'Essad pacha, du *kaïmakam* de Boulauck, du président du tribunal militaire de Mouch et de l'Arménien V. Papazian, député au Parlement ottoman. Elle établit que les gendarmes étaient cause des troubles arméno-turcs et le gouvernement promit de mettre fin aux représailles. Talaat bey télégraphia de Constantinople de ne pas molester les représentants arméniens.

Le calme se rétablit provisoirement, mais, au mois de mai, les Turcs essayèrent de pénétrer à Sassoun, et en même temps les massacres recommencèrent inopinément à Kharbert, Erzeroum et Diarbékir. Les Arméniens repoussèrent les Turcs et prirent

Arménie, que l'histoire ne saurait les séparer. Peu importe, du reste. Depuis des siècles il y a toujours, dans ce pays, des Kurdes et des Turcs qui assassinent, pillent et violent, et des Arméniens qui, parfois, se défendent : seul le règne de la loi y est inconnu. Personne ne reprochera aux Arméniens d'avoir tenté, en certains endroits, de prévenir les bourreaux ; personne non plus ne ferait grief aux Turcs, engagés dans une terrible guerre, d'avoir réprimé, même durement, des insurrections qui auraient pu favoriser la marche de leurs ennemis. Mais il y a loin entre la répression impitoyable de révoltes et la destruction systématique et barbare de toute une population innocente.

Les Jeunes-Turcs n'attendaient qu'une occasion favorable pour réaliser leurs sinistres desseins. Les événements de la frontière étaient un prétexte suffisant ; après l'échec des attaques des Alliés contre les Dardanelles, le moment parut propice à l'exécution. Un décret du 20 mai (2 juin de notre style) ordonna la déportation en masse des Arméniens en Mésopotamie.

---

position autour de la ville de Mouch où un grand nombre de troupes turques étaient concentrées.

Les choses en étaient là quand, à la fin de juin, les Turcs effectuèrent les grands massacres à Mouch : la moitié des habitants furent massacrés ; l'autre moitié furent chassés de la ville. Les Arméniens ne savaient pas qu'à ce moment les troupes russes n'étaient qu'à deux ou trois heures de distance de Mouch.

Les massacres s'étendirent à toute la plaine de Mouch. Les Arméniens qui avaient pu se retirer sur les sommets du Sassoun, avec le reste de leurs forces et quelque peu de munitions, attaquèrent les Turcs dans les gorges et les vallées du Sassoun, leur causant des pertes considérables. Une partie des Arméniens échappés aux massacres percèrent la ligne des Turcs et arrivèrent à Van occupé déjà par les troupes russes.

Le nombre des victimes arméniennes est considérable. Rien qu'à Mouch, de 15.000 Arméniens, il n'y a que 200 survivants ; de 59.000 habitants de la plaine de Mouch, à peine 9000 sont sauvés ».

III
Les Massacres

Sur les bas-reliefs de Ninive qui représentent les exploits et les conquêtes des Sargon ou des Assourbanipal, on voit les lamentables troupeaux des peuples vaincus, enchaînés, traînés en esclavage vers les palais des vainqueurs ; le fouet à la main, des cavaliers assyriens font avancer le troupeau humain ; ils percent de leurs lances ceux qui s'écartent et foulent ceux qui tombent aux pieds de leurs chevaux ; ceux qui parviennent au terme du voyage sont égorgés ou vendus comme esclaves. Ainsi fut jadis amené à Babylone le peuple d'Israël captif. Ces temps sont revenus. La déportation des Arméniens, femmes, enfants et vieillards, n'était qu'un arrêt de mort hypocrite et déguisé. Le massacre sur place eût été plus humain et eût épargné d'épouvantables souffrances.

La scène se passe partout à peu près de la même manière. D'abord, c'est le massacre des soldats arméniens sans armes par leurs camarades armés : par centaines, par milliers, ces malheureux sont conduits en quelque endroit désert et fusillés. Ceux qu'on épargne sont astreints aux plus durs travaux, et, peu à peu, décimés. Dans les villes et les villages, l'ordre de déportation arrive : on l'affiche, aucun délai n'est en général accordé ; les Arméniens ne peuvent pas emporter leurs biens, rarement les vendre à vil prix ; ceux qui parviennent à sauver quelque argent, ne l'emportent pas loin ; soldats, gendarmes turcs, Kurdes, se jettent sur les tristes convois comme une bande de loups sur leur proie ; ils pillent tout ce qui peut avoir une valeur ; les vieillards sont tués ou périssent de faim et de fatigue ; les jeunes femmes et les jeunes filles sont entraînées de force dans le harem des Turcs ou servent aux plaisirs des soldats ; les enfants en bas âge sont arrachés à leurs mères et donnés à des musulmans. Les Kurdes pillent et tuent ce qui a échappé à la rapacité féroce des soldats et des gendarmes. La plupart du temps les tristes caravanes ne vont pas loin ; le fusil, la baïonnette, la faim, la fatigue éclaircissent les rangs à mesure qu'elles s'avancent. Toutes les passions les plus hideuses de la bête humaine s'assouvissent aux dépens du lamentable troupeau. Il fond et disparaît. Si quelques débris parviennent jusqu'en

Mésopotamie, ils y sont laissés sans abris et sans vivres dans des pays désertiques ou marécageux ; la chaleur, l'humidité tuent à coup sûr les malheureux habitués au climat rude et sain des montagnes. Toute colonisation est impossible sans ressources, sans instruments, sans aide, sans hommes valides : les derniers restes des caravanes arméniennes achèvent de mourir de fièvre et de misère.

En présence de ces scènes d'horreur et d'épouvante, il faut laisser parler les témoins oculaires. Voici d'abord le résumé d'un document qui nous vient d'Arménie ; c'est un simple énoncé de faits, dans une forme sèche, presque administrative. Il est daté d'août 1915.

« Environ un million d'Arméniens, qui peuplaient les provinces, ont été déportés de leur patrie et exilés vers le Sud. Ces déportations ont été faites très systématiquement par les autorités locales, depuis le commencement du mois d'avril. D'abord, dans tous les villages et dans toutes les villes, la population a été désarmée par les gendarmes et par les criminels élargis des prisons à cet effet et qui commettaient, sous prétexte de désarmement, des assassinats, et faisaient endurer des tortures horribles. Ensuite, on a emprisonné en masse les Arméniens, sous prétexte qu'on trouvait chez eux des armes, des livres, un nom de parti politique ; à défaut, la richesse ou une situation sociale quelconque suffisait comme prétexte.

Et enfin, on commença la déportation. D'abord, sous prétexte d'envoyer en exil, on expatria ceux qui n'avaient pas été emprisonnés, ou ceux qui avaient été mis en liberté faute d'une accusation ; puis on les massacra. De ceux-ci, personne n'a échappé à la mort. Avant leur départ, l'autorité les a officiellement fouillés et a retenu tout argent ou objet de valeur. Ils étaient ordinairement liés séparément ou par groupes de cinq à dix. Le reste, vieillards, femmes et enfants, a été considéré comme épave et mis à la disposition du peuple musulman : le plus haut fonctionnaire, comme le plus simple paysan, choisissait la femme ou la fille qui lui plaisait et la prenait comme femme, la convertissant par force à l'islamisme ; quant aux petits enfants, on en prit autant qu'on en voulait et le reste fut mis en route, affamé et sans provisions, pour être victime de la faim, si ce n'est de la cruauté des bandes. Les choses se sont passées ainsi à Kharpout. Il y a eu massacres dans la province de Diarbékir, particulièrement à Mardin, et la population a subi les mêmes atrocités.

Dans les provinces d'Erzeroum, de Bitlis, de Sivas et de Diarbékir, les autorités locales ont donné des facilités aux déportés : délai de cinq à dix jours, autorisations de ventes partielles de biens et liberté de louer

une charrette pour quelques familles ; mais, au bout de quelques jours, les charretiers les laissaient à mi-chemin et revenaient en ville. Les caravanes ainsi formées rencontraient le lendemain, ou parfois quelques jours après, des bandes kurdes ou des paysans musulmans qui les dépouillaient entièrement. Les bandes s'unissaient aux gendarmes et tuaient les rares hommes ou jeunes gens qui se trouvaient dans les caravanes. Ils enlevaient les femmes, les jeunes filles et les enfants, ne laissant que les vieilles femmes, qui sont poussées par les gendarmes à coups de fouet et qui meurent de faim à mi-chemin. Un témoin oculaire raconte que les femmes déportées de la province d'Erzeroum ont été laissées dans la plaine de Kharpout, où toutes sont mortes de faim (quarante à cinquante par jour) et l'autorité n'a envoyé que quelques personnes pour les enterrer, afin de ne pas compromettre la santé de la population musulmane.

Une petite fillette nous raconte que, lorsque tes populations de Marsivan, Amasia et Tokat sont arrivées à Sari-Kichla (entre Sivas et Césarée), devant le Gouvernement même, on arracha les enfants des deux sexes à leurs mères, on les enferma dans des salles et on obligea la caravane à poursuivre son chemin ; ensuite, on fit savoir aux villages voisins que chacun pouvait en prendre à son choix ; elle et sa compagne ont été enlevées et emmenées par un officier turc. Les caravanes de femmes et d'enfants sont exposées devant le gouvernement de chaque village où elles arrivent, pour que les musulmans fassent leur choix. La caravane partie de Baïbourt (Papert) fut ainsi diminuée et les femmes et les enfants qui restaient furent ensuite précipités dans l'Euphrate, devant Erzindjan.

... Ces barbaries ont été commises partout et les voyageurs ne rencontrent, sur toutes les routes de ces provinces, que des milliers de cadavres arméniens. Un voyageur musulman, pendant son trajet de Malatia à Sivas, qui dura neuf heures, n'a rencontré que des cadavres d'hommes et de femmes. Tous les mâles de Malatia ont été amenés là et y ont été massacrés ; les femmes et les enfants sont tous convertis à l'islamisme. Zohrab et Vartkès, les députés arméniens au Parlement ottoman, qui ont été envoyés à Diarbékir pour être jugés par le Conseil de guerre, ont été, avant d'y arriver, tués près d'Alep.

Les soldats arméniens aussi ont subi le même sort. D'ailleurs, tous ont été désarmés et ils travaillent pour construire des routes. Nous savons de source certaine que les soldats arméniens de la province d'Erzeroum, qui travaillaient sur la route Erzeroum-Erzindjan, ont été tous massacrés. De Kharpout seul, 1.800 jeunes Arméniens furent expédiés comme soldats à Diarbékir pour y travailler ; tous ont été massacrés aux environs

d'Argana. On n'a aucune nouvelle des autres localités, mais certes on leur a fait subir le même sort.

Dans diverses villes, les Arméniens qui étaient oubliés au fond des prisons sont pendus. En un mois seulement, quelques dizaines d'Arméniens ont été pendus dans la seule ville de Césarée (Kaisarieh). Dans beaucoup d'endroits, la population arménienne, pour sauver sa vie, a voulu se convertir à l'islamisme, mais ces démarches n'ont pas été facilement accueillies, comme lors des grands massacres précédents. À Sivas, on a fait les propositions suivantes à ceux qui voulaient se convertir à l'islamisme : confier leurs enfants, jusqu'à l'âge de douze ans, au gouvernement qui se chargera de les placer dans des orphelinats et accepter de s'expatrier pour aller s'établir là où le gouvernement leur indiquera.

À Kharpout, on n'a pas accepté la conversion des hommes ; quant aux femmes, on a exigé, pour leur conversion, la présence d'un musulman ayant accepté de prendre chacune comme femme en mariage. Beaucoup de femmes arméniennes ont préféré se jeter dans l'Euphrate avec leurs nourrissons, ou se sont suicidées chez elles. L'Euphrate et le Tigre sont devenus le tombeau de milliers d'Arméniens.

Ceux qui, dans les villes de la Mer Noire, comme Trébizonde, Samsoun, Kerasounde, etc., se sont convertis, ont été envoyés à l'intérieur, dans des villes habitées entièrement par des musulmans. Chabine-Karahissar s'étant opposée au désarmement et à la déportation, a été bombardée, et toute la population, celle de la ville comme celle des champs, de même que l'évêque, a été massacrée impitoyablement.

Enfin, de Samsoun jusqu'à Seert et Diarbékir, aucun Arménien n'existe actuellement. La plupart sont massacrés, une partie a été enlevée et une partie s'est convertie à l'islam.

L'histoire n'a jamais enregistré, n'a jamais parlé de pareille hécatombe ; on est porté à croire que, sous le règne du sultan Abdhülhamid, les Arméniens étaient heureux. M[onseigneu]r Ananis Hazarabedian, évêque de Baïbourt, a été pendu sans que le jugement ait été confirmé par le gouvernement central. M[onseigneu]r Besak Der-Khorenian, évêque de Kharpout, est parti au mois de mai pour aller en exil et à peine était-il éloigné de la ville qu'il fut cruellement tué. On n'a aucune nouvelle des autres évêques. Il est inutile de parler des prêtres martyrisés. Quand la population a été déportée, les églises ont été pillées et converties en mosquées, écuries, etc. On a commencé à vendre à Constantinople les objets de culte et les meubles des églises arméniennes, de

même que les Turcs ont commencé à emmener à Constantinople les enfants des malheureuses mères arméniennes.

La population de Cilicie a été exilée dans la province d'Alep, ou à Damas, où elle périra certes de faim. Le gouvernement n'a pas voulu garder dans leur ville même la petite colonie arménienne d'Alep et d'Ourfa, pour qu'elle puisse secourir ses malheureux frères qui ont été poussés vers le Sud.

Le projet du gouvernement est évidemment, pour en finir une fois pour toutes avec la question arménienne, d'évacuer les Arméniens des six provinces arméniennes et de la Cilicie. Malheureusement, ce projet est plus vaste encore et plus radical ; il consiste à exterminer toute la population arménienne dans toute la Turquie. Et il vient d'être mis à exécution même dans la banlieue de Constantinople. La plupart des Arméniens du district d'Ismidt et de la province de Brousse, d'Ada-Bazar, de Gueyvé, d'Armache, sont, par force, envoyés en Mésopotamie, abandonnant leurs foyers et leurs biens.

À Constantinople, la population, prise d'une grande frayeur, attend l'exécution de sa condamnation d'un moment à l'autre. Les arrestations sont illimitées et les personnes arrêtées sont aussitôt éloignées de la capitale ; la plupart certes ne sauveront pas leur vie. Ce sont les commerçants en vue, nés dans les provinces, mais établis à Constantinople, qui sont pour le moment éloignés... »

Voici maintenant des extraits d'un autre récit, plus personnel, plus imprégné de pitié et d'indignation. Il relate les expériences de deux infirmières de la Croix-Rouge allemande, qui sont restées à Erzeroum d'octobre 1914 à avril 1915, au service de la *Deutsche Militärmission*. L'une d'elles est M[ademoise]lle Flora A. Wedel-Yarlsberg, qui appartient à une famille norvégienne bien connue. Nous donnons ici d'importants fragments de ce témoignage que les Allemands, sans doute, ne récuseront pas*.

« ... Au mois de mars 1915, nous apprîmes par un docteur arménien, mort ensuite du typhus, que le gouvernement préparait un grand massacre... Par l'intermédiaire du consul allemand d'Erzeroum, qui

---

* Ce récit a paru *in extenso* dans la brochure : *Quelques documents sur le sort des Arméniens en 1915*, publiée par le Comité de l'Union de secours aux Arméniens (Genève, Société générale d'imprimerie). Le récit est daté du 29 juillet 1915.

avait aussi la confiance des Arméniens, nous fûmes engagées par la Croix-Rouge d'Erzindjan et nous y travaillâmes sept semaines.

Au commencement de juin, le chef de la Mission de la Croix-Rouge d'Erzindjan, docteur d'État-major X..., nous dit que les Arméniens s'étaient révoltés à Van, qu'on avait pris des mesures qui seraient généralisées et que toute la population arménienne d'Erzindjan et des environs serait transportée en Mésopotamie, où elle ne serait plus en majorité, mais qu'il n'y aurait pas des massacres, qu'on prendrait des mesures pour les nourrir et garantir leur sécurité par une escorte militaire. On aurait trouvé à Erzindjan des voitures chargées d'armes et de bombes et il y aurait eu des arrestations. On défendit au personnel de la Croix-Rouge tout rapport avec les expulsés et on leur interdit les promenades à pied ou à cheval à quelque distance.

... Alors, on donna quelques jours à la population d'Erzindjan pour vendre ses biens, ce qui fut fait naturellement à des prix dérisoires. Dans la première semaine de juin, premier convoi ; on permit aux gens riches de louer des voitures. Ils devaient aller à Kharpout. Beaucoup d'enfants furent recueillis par des familles musulmanes ; plus tard on décida que ceux-là aussi devaient partir.

Les familles des Arméniens qui servaient dans notre hôpital durent partir, même une femme malade ; une protestation du D[octeu]r Neukirch ne servit qu'à retarder de deux jours son départ. Un soldat arménien, employé chez nous comme cordonnier, dit à sœur X... : « Maintenant, j'ai quarante-six ans et on me prend cependant comme soldat, quoique j'aie payé chaque année ma taxe d'exemption. Je n'ai jamais rien fait contre le gouvernement et on m'enlève toute ma famille, ma mère, qui a soixante-dix ans, ma femme et cinq enfants et je ne sais où ils vont ». Il pleure surtout sur sa petite fille de un an et demi : « Elle est si jolie, de si beaux yeux ». Il pleurait comme un enfant... Le lendemain il revint : « Je sais, ils sont tous morts ». Notre cuisinière turque nous raconta, en pleurant, que les Kurdes avaient attaqué, à Kemakh Boghazi, le misérable convoi, l'avaient complètement pillé et en avaient tué un grand nombre. Cela devait être le 14 juin.

... Des soldats nous ont raconté comment ces malheureux sans armes avaient été tous massacrés. Il avait fallu quatre heures. Les femmes se jetaient à genoux, elles avaient jeté leurs enfants dans l'Euphrate... Un jeune soldat de bonne façon disait : « C'était horrible, je ne pouvais pas tirer, je fis semblant ». Nous avons du reste souvent entendu des Turcs exprimer leur blâme et leur pitié. Ils racontèrent qu'il

y avait des chariots à bœufs tout prêts pour transporter les cadavres à la rivière et pour effacer les traces du massacre. Le soir du 11 on voyait des soldats rentrer chargés de butin. Turcs et Arméniens racontaient que beaucoup d'enfants morts étaient épars sur la route.

Depuis ce moment arrivaient constamment des caravanes d'expulsés, tous emmenés pour être tués ; ... on attachait les mains des victimes et on les précipitait du haut des rochers dans le fleuve. On a usé de ce moyen quand les masses ont été trop grandes pour les tuer autrement.

... Sœur X... et moi nous nous décidâmes à accompagner à Kharpout un des convois. Nous ne savions pas encore que le massacre en route avait été ordonné par le gouvernement et nous croyions pouvoir empêcher les brutalités des gendarmes et les attaques des Kurdes, dont nous connaissons la langue et sur lesquels nous avons de l'influence.

Nous télégraphiâmes alors au consul allemand d'Erzeroum, lui racontant que nous avions été congédiées de l'hôpital et lui demandant, dans l'intérêt de l'Allemagne, de venir à Erzindjan. Il répondit : « Impossible de quitter mon poste, j'attends des Autrichiens qui doivent passer ici le 22 juin... ».

Le 17 juin au soir, nous rencontrâmes un gendarme qui nous raconta qu'à dix minutes de là, un grand convoi d'expulsés de Baïbourt était arrêté. Il nous raconta d'une manière saisissante comment, peu à peu, les hommes avaient été massacrés et jetés dans le fond de la gorge : « Tuez, tuez, poussez-les ! » comment, à chaque village, les femmes avaient été violées, comment lui-même avait voulu s'emparer d'une jeune fille, mais on lui avait dit qu'elle n'était déjà plus une jeune fille ; comment on avait brisé la tête des enfants, quand ils criaient ou retardaient la marche. « J'ai fait enterrer trois cadavres nus de jeunes filles pour faire une bonne action », telle fut sa conclusion.

Le matin suivant, nous entendîmes passer le cortège des expulsés sur la grande route qui mène à Erzindjan. C'était une grande troupe, deux ou trois hommes seulement, tout le reste des femmes et des enfants. Beaucoup de femmes avaient l'air folles. Elles criaient : « Sauvez-nous, nous nous ferons musulmanes ou allemandes, ou tout ce que vous voudrez... ». D'autres se taisaient et marchaient patiemment avec quelques paquets sur le dos et leurs enfants à la main. D'autres nous suppliaient de sauver leurs enfants. Beaucoup de Turcs venaient chercher des enfants et des jeunes filles, avec ou sans le consentement des parents. Il n'y avait point de temps pour réfléchir, car la troupe était sans cesse poussée en avant par des gendarmes à cheval, qui brandissaient leurs

fouets. À l'entrée de la ville... il y avait comme un marché d'esclaves : nous prenons nous-mêmes six enfants entre trois et quatorze ans qui se cramponnent à nous... Avec des cris de douleur, la troupe des misérables continue sa route, pendant que nous retournons à l'hôpital avec nos six enfants. Le D[octeu]r X... nous permet de les garder dans notre chambre... Le plus petit, fils d'un homme riche de Baïbourt, caché dans le manteau de sa mère, le visage gonflé par les pleurs, ne peut se consoler. Un moment, il se précipite à la fenêtre, en montrant un gendarme : « Voilà celui qui a tué mon père.. ».

... Nous nous rendîmes ensuite à cheval dans la ville, afin d'obtenir pour ces enfants la permission de voyager. On nous dit que les autorités étaient en séance, pour décider du sort du convoi qui venait d'arriver... Dans la nuit on frappa violemment à la porte et on s'informa s'il y avait là deux femmes allemandes. Puis, tout redevint tranquille, au grand contentement de nos petits. Leur première demande avait été si nous empêcherions qu'ils devinssent musulmans, et si notre croix (la Croix-Rouge des infirmières), était la même que la leur. Alors ils furent calmés... Le *Hodja* (prêtre turc) de notre hôpital arriva et nous dit : « Si Dieu n'a pas pitié, pourquoi voulez-vous avoir pitié ? Les Arméniens ont commis des cruautés à Van. Cela est arrivé parce que leur religion est *Ekasik* (inférieure). Les musulmans n'auraient pas dû suivre leur exemple, mais exécuter le massacre d'une manière plus clémente ».

... Alors nous nous rendîmes chez le *mutessarif* lui-même. Cet homme avait l'air d'un démon en personne et sa conduite correspondit à son apparence. Avec une voix de tonnerre, il nous cria : « Les femmes n'ont pas à se mêler de politique, mais devraient respecter le gouvernement ! » Nous lui dîmes que nous aurions agi exactement de même si ces malheureux avaient été des musulmans, que la politique n'avait donc rien à voir dans notre conduite. Il répondit, qu'il ne voulait plus nous supporter et qu'il nous enverrait à Sivas... Il ne nous permit pas d'emmener les enfants, mais il envoya immédiatement un gendarme pour les faire sortir de notre chambre... Au moment de notre départ, on nous dit qu'ils étaient déjà tués et que nous n'avions aucune possibilité de faire une enquête...

... En même temps que nous, voyageaient deux officiers turcs, qui étaient en réalité des Arméniens, à ce que nous dit le gendarme qui nous accompagnait... Ils cherchaient toujours à ne pas se séparer de nous ; le quatrième jour, nous ne les vîmes pas paraître. Quand nous nous informâmes d'eux, on nous fit comprendre que moins nous nous en occuperions, mieux cela vaudrait pour nous. En route, nous fîmes halte près d'un village grec. Un homme à figure sauvage était sur le passage. Il commença à nous parler et nous dit qu'il était posté là pour tuer les Arméniens qui passeraient, qu'il en avait déjà tué 250. Ils méritaient tous la mort, car ils étaient tous des anarchistes, des libéraux, des socialistes. Il raconta aux gendarmes qu'il avait reçu l'ordre téléphonique de tuer nos deux compagnons de voyage...

... Un jour nous rencontrâmes un convoi d'expulsés, qui avaient dit adieu à leurs beaux villages et qui étaient, à cette heure, sur la route de Kemakh Boghazi. Nous avions dû stationner longtemps, pendant qu'ils défilaient. Nous n'oublierons jamais ce que nous avons vu : un petit nombre d'hommes âgés, beaucoup de femmes, formes vigoureuses aux traits énergiques, une foule de jolis enfants, quelques-uns blonds avec des yeux bleus ; une petite fille souriait, en voyant cet étrange spectacle, mais sur tous les autres visages, le sérieux de la mort ; il n'y avait aucun bruit, tout était calme et ils défilaient en ordre, les enfants généralement sur des chars à bœufs ; ils passaient, quelques-uns en nous saluant, tous ces malheureux qui sont maintenant devant le trône de Dieu et y élèvent leurs plaintes. Une vieille femme fut descendue de son âne, elle ne pouvait plus se tenir. L'a-t-on tuée sur place ? Nos cœurs étaient devenus comme de la glace.

Le gendarme qui nous accompagnait nous raconta alors qu'il avait accompagné un convoi de trois mille femmes et enfants de Mamakhatun, près Erzeroum, à Kemakh Boghazi : « *Hep gildi, bildi* », dit-il. « Tous loin, tous morts ». Nous lui dîmes : « Mais pourquoi les soumettre à cet affreux supplice, pourquoi ne pas les tuer dans leur village ? » Réponse : « Cela est bien comme cela, ils doivent être misérables et d'ailleurs où pourrions-nous rester avec tous ces cadavres ? Ils sentiront mauvais ! »

... Au matin nos gens nous racontèrent qu'on avait fusillé dix Arméniens – c'était ce que nous avions entendu – et qu'on envoyait maintenant les civils turcs à la chasse. Nous les vîmes en effet partir à cheval avec des fusils. Au bord de la route deux hommes armés se partageaient, arrêtés sous un arbre, les vêtements d'un mort. Nous vîmes à une place beaucoup de sang caillé ; les cadavres n'y étaient plus. C'étaient les 250 travailleurs aux routes dont notre gendarme nous avait parlé.

... Une fois nous rencontrâmes une grande quantité de ces travailleurs aux routes, qui avaient jusque là accompli leur travail en paix. On les avait partagés en trois bandes : musulmans, Grecs, Arméniens. Auprès de ces derniers, étaient quelques officiers. Notre jeune Hassan

s'écria : « On va tous les abattre ». Nous continuâmes notre route, en montant une colline. Alors notre cocher nous indiqua avec son fouet la direction de la vallée et nous vîmes qu'on faisait sortir de la grande route ces gens, quatre cents environ, on les faisait mettre en ligne, au bord d'une pente du terrain. Nous savons ce qui est arrivé.

... Dans un autre endroit, tandis que dix gendarmes fusillaient, des ouvriers turcs achevaient les victimes avec des couteaux et des pierres... Douze heures avant Sivas, nous passâmes la nuit dans une maison du gouvernement. Longtemps un gendarme, assis devant notre porte, se chantait sans interruption à lui-même : « *Ermenlery hep Kesdiler*. – Les Arméniens sont tous tués ». Dans la chambre à côté, on parlait au téléphone. Nous comprîmes que l'on donnait des instructions sur la manière d'arrêter les Arméniens. On parlait surtout d'un Ohannès, que l'on n'avait pas pu trouver.

Une nuit, nous couchâmes dans une maison arménienne, où les femmes venaient d'apprendre la condamnation à mort des hommes de la famille. C'était affreux d'entendre les cris de douleur. En vain, nous essayâmes de leur parler : « Est-ce que votre Empereur ne peut pas nous secourir ! » criaient-elles. Le gendarme dit : « Nous tuons d'abord les Arméniens, puis les Kurdes ». Il aurait certainement aimé à ajouter : « Et puis les étrangers ! » Notre cocher grec avait à subir plus d'une cruelle plaisanterie : « Regarde dans la fosse, il y a aussi des Grecs ».

Enfin nous arrivâmes à Sivas... ».

La revue protestante allemande *Allgemeine Missions-Zeitschrift*, éditée par le professeur Richter et le D[octeu]r Joh. Warneck et publiée à Berlin chez Martin Warneck (Schellingstrasse 6) a reproduit, dans son numéro de novembre 1915 (pages 506 et suivantes), une partie du récit des deux infirmières.

Elle y ajoute le passage suivant :

« Entre le 10 et le 30 mai, on arrêta 1200 autres notables Arméniens et d'autres chrétiens sans distinction de confession, dans les *vilayets* de Diarbékir et de Mamouret-ul-Aziz. Le 20 mai, 674 d'entre eux furent embarqués sur 13 chalands du Tigre, sous prétexte qu'on voulait les mener à Mossoul. L'aide de camp du *vali*, assisté de 50 gendarmes, conduisait le convoi. La moitié des gendarmes était répartie sur les chalands, tandis que l'autre moitié chevauchait sur la berge. Peu de temps après le départ on enleva aux prisonniers tout leur argent (environ 6.000 livres), puis leurs vêtements et on les précipita dans le fleuve. Les

gendarmes de la berge étaient chargés de n'en laisser aucun s'échapper. Les habits de ces malheureux furent vendus au marché de Diarbékir.

Dans le *vilayet* d'Alep, on a expulsé les habitants de Hadjin, Scheer, Albistan, Gockjoun, Tascholouk, Zeïtoun, de tous les villages de l'Alabasch : Geben, Schivilgi, Fournouz, des villages voisins, Foundatschak, Hassan-Beyli, Charne, Lappaschli, Deurt-Yol et d'autres localités. On les a expédiés en colonnes dans le désert, sous prétexte qu'on voulait les y établir. Dans le village de Tel-Armen (le long du chemin de fer de Bagdad, près de Mossoul et dans les villages voisins, toute la population, environ 5.000 personnes, fut massacrée, sauf quelques femmes et quelques enfants. On jetait les gens tout vivants dans les puits ou dans le feu. On prétend que les Arméniens doivent servir à coloniser les terrains situés à une distance de 24 à 30 kilomètres du chemin de fer de Bagdad. Mais comme l'on n'exile que les femmes et les enfants, comme tous les hommes à l'exception des vieux sont à la guerre, cela équivaut à massacrer les familles, puisqu'il n'existe ni main d'œuvre, ni argent, pour défricher le pays.

Un Allemand rencontra un soldat de sa connaissance, qui allait en permission à Jérusalem. L'homme errait le long de l'Euphrate et cherchait sa femme et ses enfants qu'on prétendait avoir été transportés dans cette région. On rencontre souvent de ces malheureux à Alep, parce qu'ils pensent pouvoir apprendre là des détails plus précis sur la résidence de leurs proches. Il est souvent arrivé qu'un membre d'une famille, après une longue absence, ne retrouvât à son retour aucun des siens, vu qu'on les avait tous chassés, absolument tous. Pendant un mois on observa presque tous les jours dans l'Euphrate des cadavres allant à la dérive, souvent de deux à six corps liés ensemble. Les cadavres d'hommes sont presque tous très mutilés, les cadavres de femmes ont le ventre ouvert. Le gouverneur militaire turc de l'Euphrate refuse de faire enterrer les cadavres, parce qu'il est impossible d'établir pour les hommes s'il s'agit de musulmans ou de chrétiens ; il ajoute qu'on ne lui en a pas donné l'ordre. Les cadavres poussés sur la berge sont dévorés par les chiens et les vautours. Il y a, sur ce point, de nombreux témoins oculaires, des Allemands. Un employé du chemin de fer de Bagdad a raconté qu'à Biredjik les prisons se remplissent tous les jours et se vident pendant la nuit dans l'Euphrate. Un capitaine de cavalerie allemand a vu, entre Diarbékir et Ourfa, d'innombrables cadavres gisants sans sépulture le long du chemin ».

Citons encore, entre beaucoup d'autres, quelques extraits de témoignages particulièrement importants en raison des personnes de qui ils émanent.

Du consul des États-Unis à Kharpout* (11 juillet 1915) :

« ... Dans les premiers jours de juillet, on vit arriver à Kharpout les premiers convois d'Erzeroum et d'Erzindjan, en haillons, sales, affamés, malades. Ils étaient restés deux mois en route, presque sans nourriture, sans eau. On leur donna du foin, comme à des bêtes ; ils étaient si affamés qu'ils se jetèrent dessus ; mais les *zaptiehs* (gendarmes) les repoussaient avec des bâtons, et quelques-uns furent tués. Les mères offraient leurs enfants à tous ceux qui voulaient les prendre. Les Turcs envoyèrent leurs médecins pour examiner les jeunes filles au point de vue sanitaire et pour choisir les plus jolies pour leur harem. D'après les récits de ces malheureux, le plus grand nombre avait été tué en route, constamment attaqués par les Kurdes ; beaucoup étaient morts de faim et d'épuisement.

Deux jours après, nouvelle arrivée de convois. Il se trouvait dans le nombre trois sœurs qui parlaient anglais, appartenant à l'une des plus riches familles d'Erzeroum. Sur vingt-cinq membres de leur famille, onze avaient été tués en route. Le mari de l'une d'elles et leur vieille grand'mère avaient été massacrés par les Kurdes sous leurs yeux. Un garçon de huit ans était le plus âgé des mâles survivants. En route, on leur avait tout pris, même les vêtements qu'ils avaient sur le corps ; une était absolument nue ; les deux autres avaient chacune un linge. Dans un village, des gendarmes leur avaient donné quelques vêtements des habitants. La fille du pasteur protestant d'Erzeroum était là, tous les membres de sa famille avaient été tués en route par les bandes kurdes, qui les attendaient au passage, les hommes en premier lieu, mais aussi les femmes et les enfants. Tout était soigneusement organisé, comme dans les précédents massacres.

À Kharpout, les mesures de déportation commencèrent par l'arrestation de plusieurs milliers d'hommes... On a dit que tous ceux qui avaient été conduits dans la montagne y avaient été tués. Le matin du 5

* Leslie A. Davis (1876-1960), Consul des États-Unis à Kharpout de 1914 à 1917. Voir son livre *The Slaughterhouse Province. An American Diplomat's Report on the Armenian Genocide, 1915-1917*, New York, 1989. Voir aussi sa traduction française : *La provence de la mort. Archives américaines concernant le génocide des Arméniens (1915)*, Bruxelles, 1999. – *V. P.*

juillet, on en arrêta encore 800, et, le 6, on les envoya dans la montagne. Là ils furent attachés par groupes de quatorze, c'était la longueur de la corde, et on les fusilla. Dans un village voisin, une autre troupe fut enfermée dans la mosquée et dans les maisons les plus proches, on les y laissa trois jours sans nourriture et sans eau, puis ils furent emmenés dans une vallée voisine, adossés à une paroi de rochers et fusillés, les survivants achevés à coups de baïonnette et de couteau ; deux ou trois échappèrent et racontèrent. Dans cette troupe se trouvait le trésorier du collège américain.

On n'a formulé aucune accusation contre aucun de ces hommes ; il n'y a eu aucune apparence de jugement...

Le gouvernement veut supprimer toute possibilité pour la Mission (américaine) de continuer son travail d'éducation ; personne ne doit avoir de rapports avec aucun étranger, le pays doit être exclusivement musulman »*.

Du Consul des États-Unis à Trébizonde (28 juillet) :

« ... Un grand nombre de notables, environ six cents hommes, furent chargés sur des bateaux transports pour les emmener à Samsoun. Au bout de quelques heures, les bateaux rentrèrent vides. Au large, d'autres bateaux avec des gendarmes les attendaient : tout avait été tué et jeté à la mer...

À Totz, près de Trébizonde, un arménien notable, Bogos Marimian fut attaché avec ses fils, et, ainsi, les trois furent simultanément fusillés par les gendarmes. Les femmes et les filles d'Artes furent violées par des officiers turcs, qui les passèrent ensuite aux gendarmes. On tuait les enfants en leur brisant le crâne contre les rochers ; les hommes ont été exécutés en masse. Parmi eux était le drogman arménien du Consulat français.

Dans les premiers jours, on avait formé le projet de fonder un orphelinat pour les enfants, les plus petits, dont les parents étaient tués... Quoique le Consul américain et l'archevêque grec eussent fait tout ce qui était possible pour assurer l'exécution de ce plan, le *vali* dut, sur l'ordre de Naïl bey, chef des Itihadistes**, y renoncer ; les dix plus jolies des jeunes filles que l'on avait gardées furent placées par un membre du

* *Cf.* Davis L.A. *La provence de la mort.*, p. 42-45. – *V. P.*

** Comité Union et Progrès.

Comité itihadiste dans une maison pour y servir à ses plaisirs et à ceux de ses amis ; les autres furent dispersées dans des maisons musulmanes ; quelques-uns des enfants purent être placés dans d'honnêtes familles musulmanes, les autres furent chassés dans la rue pour être déportés.

Les maisons arméniennes furent démeublées par la police. Il n'y eut point d'inventaire, tout ce qui avait de la valeur fut entassé dans des magasins. Ce qui fut laissé fut pillé par la populace... La populace suivait, comme une meute de loups, les convois de déportés pour s'emparer de tout ce qu'il était possible de prendre. Chaque jour, nous voyions ce spectacle dans la rue. Le dépouillement des maisons arméniennes dura plusieurs semaines...

Quinze jours avant le commencement de la déportation, les Arméniens enrôlés, qui ne servaient que comme employés aux constructions, aux routes, aux transports, environ 180 hommes, furent emmenés à l'écart et tués. Un soldat turc, envoyé plus tard pour enterrer les corps, raconta qu'on leur avait enlevé tous leurs vêtements et qu'on les avait enterrés absolument nus.

Un haut fonctionnaire turc exprima au Consul son indignation contre les ordres du gouvernement.

Il n'y a eu aucune enquête pour distinguer les innocents et les coupables, ceux qui étaient opposés au gouvernement de ceux qui ne l'étaient pas. Être Arménien, c'était être coupable... ».

Extraits du *Sonnenaufgang*, organe du *Deütscher Hilfbund für christliches Liebeswerk in Orient** (1[cr] septembre 1915) :

« *Marache, 4 juin.* – Nous venons de recueillir quinze bébés. Trois sont déjà morts ; ils étaient effroyablement maigres et misérables quand on les a trouvés. Ah ! si nous pouvions écrire tout ce que nous voyons !...

À Alep et Ourfa, on rassemble les caravanes de déportés. D'avril à juillet, il en est passé environ 50.000. Les jeunes filles sont presque toutes emmenées par les soldats ou par les auxiliaires arabes. Un père désespéré m'a supplié de prendre avec moi sa fille âgée de quinze ans, qu'il ne pouvait plus défendre contre les tentatives de viol. Les enfants abandonnés sur la route à la suite de la colonne sont innombrables. Les femmes qui accouchent en route doivent reprendre la marche immédiatement. Près d'Aïntab, une femme mit au monde, une nuit, deux jumeaux. Elle dut repartir le lendemain matin ; bientôt, elle dut abandonner les deux enfants sous un buisson ; un peu plus loin, elle tomba elle-même. Une autre accoucha en marchant, dut continuer sa route et bientôt tomba morte. Il y a eu plusieurs cas du même genre entre Marache et Alep.

Les habitants de Schaar ont eu la permission de prendre leur mobilier. En route, l'ordre fut donné d'abandonner la route pour prendre les chemins de montagne. Il fallut tout laisser sur la route, chars, bœufs, mobilier, etc., et reprendre la marche à pied dans la montagne. Vu la grande chaleur, une quantité de femmes et d'enfants ne tardèrent pas à mourir.

Des 30.000 déportés de cette région, on n'a aucune nouvelle ; ils ne sont arrivés ni à Alep ni à Ourfa... ».

Nous pourrions multiplier ces récits, accumuler témoignages sur témoignages, raconter, par exemple, comment en beaucoup d'endroits, avant de mettre en route les caravanes, et comme pour s'assurer qu'elles n'iraient pas loin, les bourreaux turcs commencèrent par écraser sous les coups de bâton la plante des pieds des hommes : nous n'ajouterions au tableau que des détails. Contentons-nous de renvoyer à quelques publications sérieuses, documentées et impartiales ; telles sont le *Rapport du Comité américain de New York sur les atrocités commises en Arménie* (octobre 1915) et la brochure : *Armenian atrocities. The Murder of a nation*, par Arnold J. Toynbee, précédée du superbe discours prononcé par lord Bryce à la Chambre des Lords (Londres et New York, Hodder et Stroughton)*. Voyez aussi : *L'Arménie, les massacres et la question d'Orient* (édition de *Foi et Vie*) par M[onsieur] Emile Doumergue**. Enfin a paru récemment une émouvante et substantielle brochure, *La page la plus noire de l'histoire moderne. Les derniers massacres d'Arménie. Les responsabilités*, par Herbert Adams Gibbons***.

* *Association allemande pour la charité chrétienne en Orient.*

* **Toynbee A.J.**, *Armenian Atrocities. The Murder of a Nation, with a speech delivered by Lord Bryce in the House of Lords*, London, New York, Toronto, 1915. – *V. P.*

** **Doumergue E.**, *L'Arménie. Les massacres et la question d'Orient. Conférence, études et documents*, Paris, 1916. – *V. P.*

*** **Gibbons H.A.**, *The Blackest Page of Modern History. Events in Armenia in 1915. The Facts and Responsibilities*, New York and London, 1916. – *V. P.*

IV
Les responsabilités

Ce qui frappe dans tous ces récits, c'est l'organisation régulière et systématique des massacres. Les Allemands, à cet esprit d'ordre, reconnaîtront leurs alliés et disciples. Ce n'est pas une population qui se jette sur une autre dans une crise d'anarchie sauvage. Non ; l'opération commence par un décret du gouvernement affiché dans les villages ; les instructions arrivent de Constantinople aux fonctionnaires de rang élevé, et, par eux, aux exécutants et aux exécuteurs. Le téléphone joue un grand rôle dans le lugubre drame ; on l'entend retentir dans les récits des témoins ; on voit les « autorités » en séance. Tout se passe avec un ordre effroyable. On ne tue pas dans les villes pour éviter l'infection. Les caravanes sont réunies au jour et à l'heure prescrits ; les Kurdes et les brigands sont prévenus et se trouvent au rendez-vous donné par les gendarmes qui rabattent le gibier. Des commissions s'occupent de recenser tout le butin fait par l'État turc dans les maisons arméniennes. On jette à la foule rapace les menus objets : tout ce qui a une réelle valeur est mis de côté pour être vendu ; on paiera d'abord les dettes des Arméniens pour qu'aucun musulman ne puisse être lésé, puis l'État s'enrichira du reste. Une loi récente prescrit que les biens des déportés (massacrés ou fugitifs) seront confisqués et liquidés par une commission au bénéfice de l'État. Les immeubles confisqués ont été remis à l'administration de l'*Evkaf* (fondations pieuses). Des musulmans émigrés de Bosnie et de Macédoine sont établis comme colons dans les maisons des Arméniens : c'est la méthode du docteur Nazim. Le partage des femmes et des enfants s'accomplit aussi avec ordre, après visite sanitaire par les médecins turcs. Les enfants survivants sont recueillis dans des orphelinats musulmans ; il est défendu aux chrétiens de s'occuper d'eux, de les recueillir. Les généreux efforts des Américains pour en sauver quelques-uns, pour envoyer des vivres aux malheureux qui ont réussi à gagner la Mésopotamie pour y mourir de faim, de misère et de fièvre, sont restés impuissants. Le gouvernement a déclaré que les réfugiés ne manquaient de rien et qu'il lui appartenait d'en prendre soin et de leur donner des vivres.

Il n'y a donc pas à s'y tromper : c'est la destruction totale du peuple arménien, par la mort ou la conversion forcée à l'islam, qui est poursuivie. Ensuite on s'attaquera aux autres races chrétiennes. Déjà les Chaldéens des districts de Salmas et d'Ourmia, dans l'Azerbaïdjan, ont été pillés et massacrés. On ménage, en ce moment, les Grecs, pour des raisons politiques ; mais leur tour viendra dès que l'occasion paraîtra favorable au gouvernement turc. C'est un système de gouvernement, une volonté arrêtée : c'est l'ultime conséquence de la révolution « libérale » de 1908. Le gouvernement jeune-turc est pleinement responsable des « horreurs d'Arménie ». Même s'il était démontré, – ce qui n'est pas le cas, – qu'il y a eu en Arménie des complots et des révoltes, cette responsabilité n'en serait pas atténuée : rien ne saurait excuser l'assassinat des Arméniens mobilisés par leurs frères d'armes, ni le massacre des enfants, des vieillards, ni la conversion forcée des survivants, ni le pillage organisé, ni tant d'abominations que la plume se refuse à décrire et que, pour l'honneur de l'humanité, on voudrait effacer de l'histoire.

À un journaliste américain, Talaat bey a déclaré : « Nous n'avons pas été cruels, mais nous reconnaissons avoir été énergiques. Nous sommes en temps de guerre ». On se demande alors ce que peut bien être la cruauté ! Au moment où ces pages allaient paraître, le *Berliner Tageblatt* du 4 mai a publié une conversation de Talaat avec son correspondant à Constantinople, M[onsieur] Steldemann : « C'était une nécessité militaire, a dit le ministre, d'éloigner les Arméniens de leur pays. Tandis qu'on les transportait en Mésopotamie, les Arméniens ont été attaqués par les Turcs et tués en partie. En mars 1915, au moment des combats des Dardanelles, il devint nécessaire d'éloigner les Arméniens de Constantinople et des environs. Le gouvernement ordonna de les transporter à Zor. Malheureusement de mauvais fonctionnaires, chargés d'exécuter ces mesures, ont commis de graves excès ». Ici Talaat s'arrêta, passa la main sur ses yeux comme s'il voulait écarter une vision mauvaise, et il continua : « Nous ne sommes pas des Barbares ; les comptes rendus sur ces tristes événements m'ont fait passer plus d'une nuit sans sommeil ». Nous avons vu ce qu'il faut penser de ces regrets tardifs et hypocrites. Si Talaat bey a des remords sincères, qu'il le prouve en donnant l'ordre de recueillir tous les survivants, de confier aux missions américaines les petits enfants islamisés de force, les femmes enfermées dans les harems ! Qu'il nourrisse et établisse quelque part les quelques milliers de fugitifs qui, dans le dénuement le plus complet,

achèvent de mourir en Mésopotamie ! Et que, d'abord, il donne l'ordre de cesser les déportations et les massacres !

Mais, par de là et par-dessus les quelques aventuriers qui, pour la ruine de la Turquie, en ont usurpé le gouvernement, une autre responsabilité apparaît. Le Cabinet ottoman n'est plus un gouvernement libre ; il est dans la dépendance étroite de l'Allemagne. L'ambassadeur allemand à Constantinople est plus maître que les ministres ; il a des consuls dans tous les principaux centres de l'Arménie ; il a été certainement renseigné jour par jour sur cette extermination de tout un peuple, qui s'est accomplie sous les yeux des agents allemands ; il n'a rien fait pour l'empêcher, ni même pour en atténuer l'horreur ; il a lui-même renseigné son gouvernement sur les projets sinistres du gouvernement turc, et le gouvernement a gardé le silence ou a approuvé. Un *veto* venu de Berlin, même sous forme de conseil, aurait prévenu le massacre ou l'aurait arrêté. En voici la preuve. L'ambassadeur fit donner l'ordre de ne pas toucher aux Arméniens dépendant de la mission allemande de Mezreh, non loin de Kharpout, et cet ordre fut scrupuleusement exécuté. Le baron de Wangenheim avait l'expérience des Turcs ; il savait que, pour garder leur confiance et leur sympathie, il vaut mieux flatter leurs passions et leurs préjugés qu'essayer de les éclairer. Par politique, il s'abstint d'intervenir. C'est la méthode de Pilate. Les consuls allemands eurent pour instruction de se garder de toute ingérence dans les « affaires intérieures de la Turquie ». On a vu la réponse du consul d'Erzeroum aux supplications des deux infirmières de la Croix-Rouge allemande. D'après les témoignages de réfugiés venant de Syrie, certains Consuls allemands auraient encouragé et dirigé les massacres ; on cite notamment M[onsieur] Rossler, Consul à Alep, dont nous avons relaté le rôle dans le massacre des gens du Zeïtoun. Plusieurs lettres écrites par des étrangers au journal arménien *Gotchnag*, de New York, rapportent que les fonctionnaires allemands stimulèrent le zèle de certains Turcs trop tièdes. À Ourfa, on aurait vu le Consul allemand dirigeant les massacres. Des témoins affirment avoir vu des officiers allemands commander les fusillades. En tout cas, ce qui est certain, c'est que tous les agents allemands fermèrent les yeux par ordre ; on ne trouve nulle part, dans ce déluge de crimes sans nom, l'écho de leur horreur ou le cri de leur pitié. Quand on sait ce que peut, en Turquie,

l'autorité d'un Consul européen, on est obligé de juger sévèrement leur attitude et plus sévèrement encore celle de leur gouvernement*.

Quand, au mois de juillet, le cabinet de Washington demanda au gouvernement de Berlin d'unir ses efforts aux siens pour mettre fin aux massacres, aucune réponse ne fut faite à cette invitation**. Quand l'ambassadeur des États-Unis à Constantinople, M[onsieur] Morgenthau, s'adressa à son collègue allemand, le baron de Wangenheim lui déclara qu'il déplorait ce qui se passait, mais qu'il ne pouvait en aucune façon s'immiscer dans les affaires intérieures de la Turquie. À Washington, le comte Bernstorff commença par nier la réalité des massacres : « Ces prétendues atrocités semblent n'être que de pures inventions », écrivait-il. Et il laissait entendre que c'étaient les Russes qui obligeaient le Catholicos d'Etchmiadzine à propager de telles fables. Le 6 juin, l'agence Wolff transmettait une déclaration officielle turque. « Il est tout à fait faux qu'il y ait eu des assassinats ou des massacres d'Arméniens. Les Arméniens d'Erzeroum, Erzindjan, Éghine, Sassoun, Bitlis, Mouch et de Cilicie n'ont, en effet, commis aucun acte pour troubler l'ordre et la tranquillité publique, ou qui ait pu nécessiter des mesures spéciales contre eux. Les Consuls des Puissances neutres le savent ».

Mieux informé, plus tard, le comte Bernstorff présenta au secrétaire d'État Bryan un rapport du Consul général allemand de Trébizonde, justifiant les massacres par cet argument que « les Arméniens trahissaient le gouvernement turc et aidaient et soutenaient en secret les Russes ». La presse allemande adopta la thèse du baron de Wangenheim et soutint avec ardeur que l'Allemagne n'avait pas à s'immiscer dans les affaires intérieures de l'Empire ottoman. Le comte Ernest Reventlow,

* Le gouvernement austro-hongrois applique les procédés turcs dans les provinces serbes de l'empire. En Bosnie-Herzégovine de nombreuses familles serbes sont chassées, leurs biens meubles et immeubles donnés à des colons allemands et hongrois. Les listes d'expropriation officiellement publiées dans les journaux locaux atteignent un total dem 80.000 familles serbes pour les provinces de Bosnie, Herzégovine, Croatie, Slavonie, Syrmie, banat de Temesvar. (Dépêche le l'*Agence des Balkans*, 15 janvier 1916). Pendant les premiers mois de guerre, les troupes austro-hongroises ont commis dans les pays slaves de l'Empire et surtout dans les pays serbes, les pires atrocités. Le détail en sera connu un jour.

** *New York Herald*, 6 octobre 1915.

dans la *Deutsche Tageszeitung*, se signala par son zèle ; il déclara que « la Turquie avait non seulement le droit, mais le devoir de châtier les Arméniens rebelles et avides de sang ». Les protestations de la presse neutre ont fini par soulever quelque émotion en Allemagne ; on a craint l'effet des « horreurs d'Arménie » sur le sentiment public yankee. Selon sa tactique ordinaire, la presse allemande, prévoyant l'accusation, prit l'offensive et s'efforça de démontrer que tous les torts étaient du côté des Arméniens. Dans les récits allemands, c'est toujours l'agneau qui trouble le breuvage de messire loup. Une brochure apologétique vient de paraître à Berlin* ; le comte Reventlow l'a recommandée avec chaleur au public. Ce sont les Arméniens révolutionnaires qui, à l'instigation de la Russie et surtout de l'Angleterre, ont préparé des révoltes et des trahisons ; les Turcs n'ont fait que se venger. Ils n'ont pas excédé les droits de tout gouvernement ; ils ont réprimé le mouvement arménien « sans qu'il s'en suive aucun massacre ». Le gouvernement jeune-turc « en a fini avec les méfaits des Kurdes », mais les tendances révolutionnaires des Arméniens ont subsisté. Boghos pacha,– dont tous les efforts ont consisté à mettre fin aux agissements des révolutionnaires arméniens pour obtenir du gouvernement ottoman, avec l'appui de l'Europe, y compris l'Allemagne, les réformes nécessaires pour que les Arméniens puissent vivre et prospérer dans un Empire ottoman plus libéral et mieux gouverné, – se voit accusé par Bratter d'être le chef des révolutionnaires, d'avoir organisé un complot dont tous les fils sont à Tiflis entre les mains du gouverneur russe du Caucase. On ne saurait, en vérité, être plus mal renseigné ! Les arguments de Bratter, adoptés par Reventlow, sont vieux de vingt ans et paraissent maladroitement remis à neuf. « Il sera prouvé, écrit Bratter, que l'Angleterre, avec l'aide de la Russie et de la France, a provoqué de nombreux complots en Arménie, dans le dessein d'amener, au moment où les Alliés auraient pénétré dans les Dardanelles, un soulèvement général... Par malheur pour les Arméniens, la révolte éclata prématurément, et, en même temps, la conjuration fut révélée aux Turcs ». Et Reventlow conclut : « Il serait grand temps que les Allemands comprissent au moins d'où provient le bruit fait au sujet des atrocités arméniennes. Qu'ils comprennent enfin que ce n'est pas notre affaire de

* **Bratter C.-A.**, *Die Armenische Frage. Concordia. Deutsche Verlagsanstalt*, Berlin.

nous apitoyer sur le sort des révolutionnaires et usuriers arméniens qui présentent un grand danger pour notre fidèle alliée turque et qui sont l'instrument de nos ennemis mortels, l'Angleterre et la Russie. Si les Turcs ne se défendaient pas énergiquement contre le danger arménien, ils rendraient à leurs alliés un tout aussi mauvais service qu'à eux-mêmes. Voilà pourquoi, nous autres Allemands, nous devons considérer cette question arménienne non seulement comme intéressant la Turquie, mais encore tous ses alliés, et la soutenir contre les attaques venues du dehors »*.

La *Gazette de la Croix* renchérit : « Les massacres d'Arméniens par les Turcs n'ont jamais été qu'un moyen de défense contre les intrigues des Arméniens qui constituent un danger permanent pour la Turquie. *La patience des Turcs a été vraiment admirable* »**. On se demande vraiment pourquoi la *Gazette* ne réclame pas le massacre des Alsaciens, des Lorrains, des Polonais et des Danois !

On doit dire, à la décharge des Allemands, qu'il s'est trouvé parmi eux des consciences moins atrocement utilitaires que celle du comte Reventlow. Depuis quelque temps, des protestations s'élèvent ; certains catholiques font écho à la voix du Pape ; certains pasteurs protestants publient des récits pitoyables envoyés par les sociétés de missions. Le D[octeu]r Lepsius est allé à Constantinople pour faire une enquête ; on fait courir le bruit qu'il prépare une publication stigmatisant les crimes turcs et l'abstention allemande : mais la raison d'État laissera-t-elle paraître une telle publication ? Jusqu'ici, d'autres savants, tels que Lehmanhaupt, Marquart, Strjigovsky, qui avaient publié des livres pleins d'éloges pour la race arménienne, se sont tus. Lepsius sera-t-il plus éloquent ?

Il est temps encore de sauver quelques débris de la race arménienne, de rendre à la liberté les prisonniers, de délivrer les malheureux enfants islamisés de force, les femmes enfermées dans les harems, de nourrir les réfugiés parvenus en Mésopotamie. Les massacres d'Arméniens ne sont pas une histoire close : l'extermination continue, se généralise. La persécution sévit aux environs de Constantinople et dans la capitale

* *Deutsche Tageszeitung*, 19 décembre 1915,

** *Gazette de la Croix*, 25 février 1916.

même*. De la région d'Ismid, 180.000 personnes ont été dernièrement dirigées sur Karamanli pour, de là, continuer un voyage dont le terme est la mort. À Buldur, à Starta, vers le mois d'octobre, les Arméniens ont été exterminés ; après avoir tué les hommes, les Turcs ont violé les femmes et les ont jetées avec les enfants dans des précipices. – Les Arméniens de Thrace, ont été réunis en un convoi et expédiés en Anatolie ; ils ont disparu en chemin. – À Césarée, les Arméniens ont été mis en route, par groupes de mille, les hommes dans une direction, les femmes dans une autre. Lorsqu'on s'adressa au gouverneur pour obtenir que les nourrissons fussent confiés à des familles musulmanes charitables, pour les empêcher de mourir en route, il répondit : « Je ne veux pas que l'odeur même des Arméniens reste ici ; allez dans les déserts de l'Arabie et fondez-y l'Arménie ».

Ainsi, l'extermination, sous couleur de déportation, continue. L'intervention des États-Unis, celle du délégué apostolique, ont été inefficaces. À Constantinople même, des voix honnêtes et courageuses, celle d'Ahmed-Riza entre autres, se sont élevées pour blâmer cette destruction de tout un peuple. À Smyrne, un *vali* énergique et indépendant, Rahmi bey, s'est contenté d'extorquer, aux Arméniens riches, de grosses sommes d'argent « pour les besoins de l'armée », et d'arrêter quelques membres des Comités, mais toute déportation en masse et tout massacre ont été épargnés au *vilayet* d'Aïdin. Enfin, à la séance du Reichstag du 11 janvier, Liebknecht a posé une question gênante au sujet des Arméniens. M[onsieur] de Stumm, au nom du chancelier, répondit : « Le chancelier sait que la Porte, devant les menées de nos adversaires, s'est vue forcée d'évacuer la population arménienne de certaines régions de l'Empire ottoman et de lui fixer de nouveaux lieux de résidence. Certains effets de ces mesures ont donné lieu, entre le gouvernement allemand et le gouvernement ottoman, à un échange de vues. Des détails plus précis ne peuvent être donnés ». Au moment où le professeur Kampfmeyer, qui

* « Le grand négociant arménien en tissus, Ipranossian, se vit enlever, par les officiers de l'intendance, pour quatre millions de francs de marchandises : on lui soutira pour la flotte, pour l'armée, pour le Croissant rouge, pour le Comité jeune-turc, un demi-million de francs. Puis quand on vit qu'il n'y avait plus rien à en tirer, on l'exila à Césarée ; trois jours après son arrivée dans cette ville, on annonçait sa mort » (*Paris-Midi* du 17 février 1915).

enseigne les langues orientales à l'Université de Berlin, célèbre, dans le *Berliner Tageblatt*, l'avenir triomphal des « germano-turcs », le gouvernement impérial paraît quelque peu gêné de cette association, qui remplit d'aise le professeur, avec les massacreurs de la Jeune Turquie.

Un journal arménien de Boston, l'*Azk*, publiait dernièrement ces lignes : « Les pasteurs et théologiens protestants d'Allemagne ont fait une démarche auprès du chancelier Bethmann-Hollweg pour demander son avis sur la situation en Arménie ; la réponse fut : « Le gouvernement impérial considère toujours comme un de ses plus hauts devoirs d'user de son influence en faveur de tous les chrétiens. Les chrétiens allemands peuvent être assurés que toutes les mesures possibles sont sur le point d'être prises à cet effet ». À cette occasion la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* écrit : « Tandis que les États alliés ont poussé les chrétiens ottomans à l'insurrection et ont créé une situation aiguë, l'Allemagne s'efforce d'améliorer la situation des chrétiens de l'Empire !... »

Nous aurions regretté, en vérité, que ce dernier trait manquât au tableau.

Dans le discours qu'il a prononcé au Reichsag, à l'expiration de la première année de la guerre, le chancelier a félicité les Allemands « d'avoir merveilleusement régénéré la Turquie ». Régénération à l'allemande par le massacre, le pillage et le viol ! La vérité est que l'Allemagne a réussi à exploiter la Turquie avec la complicité d'Enver, de Talaat et de quelques membres du Comité Union et Progrès ; elle en tire tout ce qu'elle peut donner dans l'intérêt allemand, mais elle la conduit à sa perte. Le massacre de plusieurs centaines de mille* Arméniens détruit toute l'industrie et le commerce de la Turquie d'Asie ; c'est, pour l'Empire ottoman, un désastre économique. Il est prouvé une fois de plus, que, pour le Turc, toute la science du gouvernement consiste à détruire. C'est l'un des enseignements que le sort de l'Arménie apporte, à ceux qui étaient tentés de l'oublier. Il apporte, aux méditations des neutres, une autre leçon d'une portée plus haute ; par un exemple effroyable, il pose dans ses vrais termes la question pour laquelle des millions d'hommes se battent et meurent. L'hégémonie allemande, c'est l'étouffement des petites nationalités, l'écrasement des petits peuples, la force au service de toutes les oppressions et de toutes les tyrannies, pourvu qu'elles soient profitables à l'Allemagne et à son commerce : l'ordre, pour l'Allemand, c'est le silence des faibles. Le triomphe des Alliés, au contraire, assurera le respect de toutes les nationalités constituées et conscientes d'elles-mêmes, le respect de la volonté des peuples et de leur droit imprescriptible à disposer d'eux-mêmes, car il n'y a pas, pour les forts, de devoir plus élevé, humainement et plus chrétiennement impératif, que d'entendre la plainte des faibles : l'ordre, pour nous, c'est la force au service de la justice.

* Les chiffres sont très incertains. Les journaux ont parlé de 850.000. Le chiffre est sans doute exagéré, mais il peut être voisin de 500.000. Et les massacres continuent !

Index des noms

A
Abdhülaziz – 14
Abdhülhamid II – 7, 14, 19, 30
Ahmed-Riza – 49
Andranik – 25
Artes – 39
Assourbanipal – 27

B
Bernstorff – 46
Bethmann-Hollweg – 50
Boghos Nubar, pacha – 15
Boukha-Eddine-Chakir – 24
Bratter – 47
Bryan – 46
Bryce – 41

D
Davis L. A. – 8, 38-39.
Der-Khorenian B. – 30
Doumergue E. – 41

E
Emir Hechmate – 24
Enver, pacha – 19, 50
Essad, pacha – 25

G
Gibbons H.A. – 41

H
Hassan – 35
Hazarabedian A. – 30
Heizer O.S. – 8

I
Imbart de la Tour – 11
Ipranossian – 49

K
Kampfmeyer – 49
Koroun – 25

L
Lehmanhaupt – 48
Lepsius J. – 16, 48
Liebknecht K. – 49
Lobanof – 15

M
Marquart – 48
Mehmed – 25
Morgenthau H. – 46
Muret M. – 22

N
Naïl, bey – 39
Napoléon III – 14
Nazim, docteur – 19, 43
Neukirch, docteur – 32
Nicolas II, tsar – 15

O
Ohannès – 36

P
Papazian V. – 25
Pilate – 45
Pinon R. – 5-10
Poghosyan V. – 10

R
Rahmi, bey – 49
Reventlow E. – 46-48
Richter – 36
Rohrbach P. – 16-17
Rossler – 45
Ruben – 24-25

S
Sargon – 27
Steldemann – 44
Strjigovsky – 48
Stumm de – 49

T
Talaat, bey – 25, 44, 50
Tcharikof N. – 14
Toynbee A.J. – 41

V
Vartkès – 29
Vorontzoff-Dachkoff I. – 15

W
Wangenheim H. – 16, 45-46
Warneck J., docteur – 36
Warneck M. – 36
Wedel-Yarlsberg F.A. – 8, 31

X
X..., docteur – 32, 34
X..., sœur – 32-33

Z
Zohrab G. – 29

Index des lieux

A
Ada-Bazar – 31
Adana – 7, 16, 19, 21
Aïdin – 49
Aïntab – 40
Alabasch – 37
Albistan – 37
Alep – 23, 29, 31, 37, 40-41, 45
Allemagne – 10-11, 13-14, 16-19, 22-23, 33, 45-47, 50-51
Amanus – 17
Amasia – 29
Anatolie – 9, 13, 16-19, 49
Angleterre – 13, 18, 19, 47-48
Antioche – 23
Arabie – 13, 49
Ardelan – 13
Argana – 30
Armache – 31

Arménie – 10, 12-14, 16-18, 21, 23-26, 28, 41, 44-45, 47, 49-50
Armenien voir Arménie
Autriche – 13
Azerbaïdjan – 13, 44

B
Babylone – 27
Bagdad – 13, 17, 27
Baïbourt – 29, 33-34
Bakou – 24
Balkans – 13, 46
Batoum – 24
Bayezid – 25
Belgique – 12-13
Berlin – 13-16, 36, 45-47, 50
Biredjik – 37
Bitlis – 24-25, 28, 46
Bosnie – 17, 19, 43, 46
Bosnie-Herzégovine – 46
Boston – 50
Boulauck – 25
Brousse – 31
Bruxelles – 38
Buldur – 49

C
Caucase – 13, 16-17, 22-25, 47
Césarée – 29-
Chabine-Karahissar – 23, 30
Charne – 37
Choucha – 24
Cilicie – 31, 46
Constantinople – 8, 10, 14, 16, 18, 21-22, 24-25, 30-31, 43-46, 48-49
Croatie – 46

D
Damas – 18, 31
Dardanelles – 26, 44, 47
Diarbékir – 25, 28-30, 36-37
Djebel Mousa – 23
Deurt-Yol – 37

E
Elisavétopol – 24
Éghine – 46
Égypte – 13, 15, 23
Empire germanique – 13
Empire ottoman – 5-6, 10, 13-14, 18-19, 21-22, 46-47, 49-50
Erevan – 5, 10, 24
Erzeroum – 10, 24-25, 28-29, 31, 33, 35, 38, 45-46
Erzindjan – 29, 32-33, 38, 46
États-Unis – 8, 38-39, 46, 49
Etchmiadzine – 15, 23, 46
Euphrate – 17, 29-30, 32, 37
Europa voir Europe
Europe – 14-16, 19, 47

F
Foundatschak – 37
Fournouz – 37
France – 12-15, 19, 21, 27, 47

G
Geben – 37
Genève – 24, 31
Gockjoun – 37
Gueyvé – 31

H
Hadjin – 37
Hamadan – 24
Hambourg – 13
Hassan-Beyli – 37
Hongrie – 13

I
Ismidt – 31
Israël – 27

J
Jaggernaut – 11
Jérusalem – 37

K
Kaisarieh voir Césarée
Karamanli – 49
Kars – 24
Kemakh Boghazi – 32, 35
Kerasounde – 30
Kharpout – 8, 28-30, 32-33, 38, 45
Koutaïs – 24

L
Lappaschli – 37
Londres – 16, 41
Luristan – 13
Lausanne – 16, 22, 24
London voir Londres

M
Macédoine – 17, 19, 43
Malatia – 29
Mamakhatun – 35
Mamouret-ul-Aziz – 36
Marache – 40-41
Mardin – 28
Marsivan – 29
Mésopotamie – 26, 28, 31-32, 43-45, 48
Mezreh – 45
Moscou – 24
Mossoul – 36-37
Mouch – 23, 25-26, 46

N
New York – 38, 41
Ninive – 27
Noire, mer – 30
Nord – 17

O
Orient – 5, 16, 24, 40-41
Ourmia – 44

P
Palestine – 18
Papert voir Baïbourt
Paris – 5-6, 16, 41
Perse – 13, 24
Persique, golfe – 13

R
Russie – 13-17, 21, 47-48

S
Salmas – 44
Seert – 30
Sivas – 28-30, 34, 36

Smyrne – 49
Starta – 49
Sud – 13, 28, 31
Syrie septentrionale – 13
Samsoun – 30, 39
San Stefano – 14-15
Sari-Kichla – 29
Sassoun – 23-26, 46
Schaar – 41
Scheer – 37
Schivilgi – 37
Slavonie – 46

T
Taschoulouk – 37
Taurus – 17
Tel-Armen – 37
Tigre – 17, 30, 36
Tokat – 29
Totz – 39
Thrace – 49
Toronto – 41
Transcaucasie – 15, 17
Trébizonde – 8, 24, 30, 39, 46
Turquie – 13, 16, 19, 21-22, 24, 31, 45-48, 50
Turquie d'Asie – 6, 14

U
Ourfa – 31, 37, 40-41, 45

V
Van – 23-26, 32, 34
Volga – 17

Z
Zeïtoun – 14, 17, 21, 23, 37, 45
Zor – 44

Table des matières

Varoujean Poghosyan En guise de préface 5
La doctrine allemande 11
I. – La politique allemande 13
II. – Avant les massacres 21
III. – Les massacres 27
IV. – Les responsabilités 43
Index des noms 52
Index des lieux 53

ՌԵՆԵ ՊԻՆՈՆ

ՀԱՅԵՐԻ ԲՆԱՋՆՋՈՒՄԸ. ԳԵՐՄԱՆԱԿԱՆ ՄԵԹՈԴ, ԹՈՒՐՔԱԿԱՆ ԱՇԽԱՏԱՆՔ

RENÉ PINON

LA SUPPRESSION DES ARMÉNIENS. MÉTHODE ALLEMANDE – TRAVAIL TURC

Համ. ձևավորումը՝ Ա. Աղուզումցյանի
Շապիկի ձևավորումը՝ Ա. Պատվականյանի

ԵՊՀ հրատարակչություն, Երևան, Ալ. Մանուկյան 1

Ստորագրված է տպագրության՝ 09.04.2015:
Չափսը՝ 60x84 1/16: Թուղթը՝ օֆսեթ № 1: Տպագրությունը՝ օֆսեթ:
3,625 տպ. մամուլ: Տպաքանակը՝ 200:

Տպագրվել է «Գևորգ - Հրայր» ՍՊԸ

ԼՈՒՍԱԿՆ
հրատարակչությունում
Երևան, Գրիգոր Լուսավորչի 6:
Հեռ.՝ 52-79-74, 52-79-47:
Էլ. փոստ lusakn@rambler.ru